FRANÇOIS HERTEL
de l'Académie canadienne-française

# DIVAGATIONS SUR LE LANGAGE

suivies de quelques discours aux sourds

ÉDITIONS DE LA
DIASPORA FRANÇAISE
PARIS ★ 1969

# DIVAGATIONS SUR LE LANGAGE

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

*Essais*

Leur inquiétude
Pour un ordre personnaliste
Nous ferons l'avenir
Le Canada, pays de curiosités, pays de contrastes
O Canada, mon pays, mes amours
Méditations philosophiques
Journal philosophique et littéraire
Du séparatisme québecois
Méditation théologique
Vers une sagesse
Cent ans d'injustice ?
Du métalangage

*Romans et recueils de nouvelles*

Le Beau Risque
Mondes chimériques (*Trilogie, tome I*)
Anatole Laplante, curieux homme (*Trilogie, tome II*)
Journal d'Anatole Laplante (*Trilogie, tome III*)
Six femmes, un homme
Un Canadien errant
Jérémie et Barabbas
Louis Préfontaine, apostat

*Poèmes*

Les voix de mon rêve
Axe et parallaxes
Strophes et catastrophes
Cosmos
Quatorze
Mes naufrages
Jeux de mer et de soleil
Poèmes européens
Anthologie 1934-1964
Poèmes
Poèmes d'hier et d'aujourd'hui

*Théâtre*

Claudine et les écueils
La Morte

*Reportage*

Afrique

**FRANÇOIS HERTEL**
de l'Académie canadienne-française

# DIVAGATIONS SUR LE LANGAGE

suivies de quelques discours aux sourds

ÉDITIONS DE LA
DIASPORA FRANÇAISE
PARIS ★ 1969

# CHAPITRE I

# *Métalangage et intuition*

Une des plus authentiques faussetés jamais émises par un philosophe est le célèbre aphorisme de Jean-Jacques Rousseau : « L'homme naît bon, la société le corrompt. » Or l'homme naît mauvais et le demeure. Sauf quelques êtres humains, qui consentent à mûrir, au prix de longues et profondes méditations sur eux-mêmes et sur les autres, la plupart des membres du troupeau choisissent de garder toute leur vie une totale agressivité. L'être humain moyen, étant fort peu structuré, au point de vue de sa personnalité même, confond celle-ci avec le besoin de s'opposer. Bien peu d'humains songent, en effet, à s'affirmer dans la maîtrise de leurs instincts. On ne se corrige que fort mal de la méchanceté, parce que la seule manière d'*user* celle-ci est de la *limer* par une longue patience. Puis, il faut sentir en soi une base assez solide pour se permettre de passer au laminoir les faux indices de personnalité, dont l'agressivité est le plus saillant. La violence est toujours preuve de faiblesse. En présence de la grandeur d'un être qui dépasse la moyenne, l'homme dit normal se hérisse. Il se sent dominé, dépassé, et il est tout simplement jaloux de ce qui le transcende. Rien ne me semble plus significatif à l'heure présente que l'anti-gaullisme des *médiocres* et de ceux qui hélas ! se laissent influencer par eux. Je choisis cet exemple intentionnellement, sachant que je vais aussitôt être considéré comme un « inconditionnel » ; et c'est là qu'il convient d'attendre le lecteur moyen aussi bien que l'auditeur de bonne foi douteuse. Je choisis donc volontiers cet exemple parce qu'il est, en France et à l'étranger, un cas de cristallisation du langage. On est contre tout ce que représente de Gaulle ; parce que de Gaulle, c'est essentiellement l'anti-médiocrité.

Les opposants médiocres à un homme ou à un événement qui dominent la tribu, lorsqu'ils sont ce qu'on appelle *intelligents* (cela arrive), sont évidemment de mauvaise foi, lorsqu'ils sont banalement jaloux de quelqu'un qui occupe, grâce à sa compétence, une situation qu'ils convoitent pour des raisons de fausse personnalité à affirmer (besoin banal de dominer) ; mais ils sont aussi fort habiles à frapper en bas de la ceinture et ils entraînent la *tribu*. La plupart des êtres humains se repaissent des slogans vides qu'on leur offre, s'empressent d'épouser le langage que le commun endosse à la remorque des faussaires et des envieux. N'ayant jamais *senti* profondément les mots, les recueillant tout cuits de la bouche des bègues, ils les assument. Le mot menant à l'idée, tout comme l'idée conduit au mot, ils ont tôt fait de croire vraiment que l'homme supérieur exagère, que l'événement qui les dépasse est une catastrophe. Ainsi les Russes dits blancs ont mis trente ans à comprendre que, sans la Révolution d'Octobre, la Russie serait encore à l'arrière-garde de la civilisation occidentale.

La cause de toutes ces confusions est toujours la même : un rationalisme étroit, qui vide le *mot* de tout sens en le faisant passer par l'affreux auxiliaire de liaison qu'est le verbe *être*. Montherlant *est* un orgueilleux, Lénine *fut* un illuminé, Freud *était* un obsédé sexuel, un fils qui aime trop sa mère *sera* un homosexuel, etc.

Si, au lieu de répéter après tout le monde, ces aphorismes ridicules, on essayait d'en faire une analyse loyale, on arriverait probablement, dans les cas précis que je viens d'indiquer, à découvrir que Montherlant *est* un homme *secret*, que Lénine *fut* un grand *réaliste*, que Freud *était* extrêmement *attentif* aux aspects sexuels de l'être humain (en effet l'agressivité est trop souvent imbriquée dans tout ce qui a rapport à la saillie), enfin qu'un fils qui aime trop sa mère *pour certaines raisons, sera* peut-être un *homosexuel*.

Quel processus a remplacé chez celui qui réfléchit par lui-même, l'assumation du slogan ? Un processus d'*analyse*, qui élimine avantageusement les *synthèses* toutes faites.



Une *dicothomie* constructive, c'est-à-dire, une division par bifurcations, au lieu d'un alignement de truismes, permet de sortir des sens obligatoires, des directions imposées.

Cette dicothomie, qui doit s'introduire dans le langage, est au fond un recours à l'intuition.

La plupart des déductions ne sont que des aphorismes, des *a priori* que personne n'a revisés. L'induction — qui est en partie fondée sur l'intuition — est plus vaste. Revenons à nos quatre exemples. Celui qui a lu Montherlant — comme je l'ai lu moi-même — se rend compte (pas nécessairement par raisonnement, mais par un sentiment profond), que cet homme n'a nulle des caractéristiques de l'orgueilleux, qui est buté, obstiné, figé. Au cours de sa carrière, cet écrivain a revisé un tel nombre de ses opinions, qu'on sent chez lui, un esprit de recherche qui est modestie par excellence.

Si on se penche sur l'œuvre de Lénine, qui fut un méticuleux de l'organisation, un géant de l'opportunité à ne laisser jamais inutilisée, un calculateur à froid, on se rend compte qu'il est le contraire de l'illuminé.

Chez Freud, je me contenterai de noter le courage incomparable qu'il eut de déculotter tous les hommes et soi-même par conséquent et de découvrir que l'homme (c'est moi qui ajoute ce qui suit) est de tous les animaux, celui qui contrôle le moins ses appétits sexuels. La cause de ce rut intempestif est d'ailleurs un cérébralisme pourri par les slogans de la déduction rationnelle.

Enfin, un fils qui aime trop sa mère — peut-on aimer trop sa mère ? — s'il lui est attaché par une certaine forme d'indétermination sexuelle, qui l'oriente vers des formes de ce que l'on appelle inversion sera peut-être, un homosexuel, parce qu'il est physiquement conditionné à cette attitude. Et puis après.... Pour moi, qui n'ai, à ma connaissance du moins, aucune attraction de ce genre, j'ai complètement cessé de m'offusquer de ce comportement qui m'agace beaucoup moins que les regards brûlants que lancent sur de toutes jeunes filles

de gros vieux messieurs poilus, chauves et adipeux. Là encore, il faut exorciser le langage et essayer de comprendre, au lieu de *hurler* comme le troupeau. D'ailleurs, si on est vraiment guéri de toutes tendances *dites malsaines* on est tout indulgence pour les autres.

On doit cesser de conclure d'après d'autres pour rentrer tout doucement en soi-même et *sentir* ce qui doit être senti au lieu de s'acharner à raisonner, en ce qui dépasse le raisonnement.

Toutes ces confusions s'expliquent parce qu'on a vidé le langage de son contenu intuitif, vivant, pour le remplacer par des clichés appris.

On devrait, comme nombre de primitifs, sentir ce que l'on dit au lieu de déféquer une sorte de fumier mémoriel, sans consistance autre que ce que les autres (c'est-à-dire, à la longue, personne) y ont mis.

J'ai pu vérifier récemment, par des faits élémentaires, l'absence totale de respect du langage, la complète obnubilation et aliénation par les passions des mots les plus simples. Du jour au lendemain, à la suite des bagarres entre étudiants et forces de l'ordre, à Paris, le printemps dernier, je me suis amusé à voir les mots changer de sens d'un jour à l'autre, voire d'une heure à l'autre.

Des gens qui savent bien qu'ils ne pourraient vivre leur vie bourgeoise sans police, des gens qui passent leur vie à dire du mal des jeunes générations, se sont offusqués dès que la police, en état de légitime défense, a commencé à boxer des étudiants qui la veille étaient considérés comme d'affreux maoïstes ou d'affreux fascistes. Ils sont devenus des martyrs, parce que la police qui les a chargés est celle de la V^e^ République. C'est encore la faute à de Gaulle. Toutes les consciences vacillantes ont besoin pour avoir bonne conscience d'en prêter une mauvaise à plus fort et plus grand qu'elles.

Le biaisement s'est accompli, tout doucement, de bouche à oreille. Le troupeau s'est empressé de changer le sens des mots, parce qu'il



était passionné par l'extérieur. Combien d'hommes et de femmes sont à la merci des propos dits de concierges, surtout à la merci de leur journal ! Pourquoi ? Parce que peu de gens entrent en eux-mêmes, habitent la maison qu'est leur être. Combien est ridicule tout ce qui circule de bouche à oreille et que la majorité s'empresse d'assumer! J'en reviens par hasard à Montherlant. Parce qu'il a maltraité les femmes, dans certains de ses ouvrages, le troupeau en a conclu qu'il était homosexuel. Si le troupeau réfléchissait un tant soit peu sur ce qu'est un homosexuel, il se rendrait compte que celui-ci ne songerait jamais à attaquer les femmes. Il les mépriserait comme d'aucuns, ou il rêverait d'être *elles,* comme certains personnages de l'œuvre de Jean Genet.

Pour moi, qui ai toujours été du côté des jeunes et qui le demeure, je comprend fort bien que leur agressivité non guérie — on n'est pas guéri d'un animalisme de mauvais aloi à vingt ans — aux époques où elles ne peut s'exprimer par la guerre, se laisse entraîner vers la bagarre. On veut s'affirmer à tout prix. Il faut être mûr — bien peu d'hommes mûrissent — pour s'assumer sur un plan supérieur. D'autre part, dans ces rages estudiantines, le malentendu du langage est total. Quelques meneurs d'extrême droite ou d'extrême gauche veulent l'anarchie pour elle-même, pour s'affirmer à leur manière. Les autres, qui ne pensent nullement dans cette forme de langage, se laissent entraîner pour ne pas avoir l'air de se dégonfler. Si les *enragés* réfléchissaient, ils trouveraient très amusant au fond qu'on se fasse « casser la gueule » à leurs côtés dans un langage complètement autre.

C'est ici qu'on trouve le vice radical de l'humanité : la vanité. Pas l'orgueil bien entendu. L'orgueil est haïssable, certes ; mais que la vanité est méprisable ! Elle est la négation même du langage. On ne songe pas à faire de grandes choses, on songe à être décoré. On ne tient pas à s'affirmer sur le plan de la dignité humaine ; on s'abaisse, par une dérisoire vanité, à s'aligner sur les fausses expressivités ; celles qui sont à la portée du premier venu. Le vaniteux, c'est-à-dire quatre-vingts pour cent au moins des hommes, cherche à

s'exprimer par des signes extérieurs. Il n'a aucun sens du signifiant profond, du signifiant intime.

Combien la sagesse des Indes, si courte en ce qu'on appelle psychologie, et en explication de l'univers, dépasse celle de l'Occident dans la manière d'assumer son destin ! Les maîtres, dans ce pays, ont, plus que nous, le vrai sens du langage, qui est expression profonde de la personnalité ou qui n'est rien du tout. Ils ont en particulier le culte du contrôle sexuel ; de toutes les formes de langage , c'est la plus faussée chez les Occidentaux.

Ceci me ramène à la méditation. Il faudrait passer sa vie les mains sur le ventre (le *hara,* selon les Japonais, est le centre de la personne). C'est en maîtrisant le *hara,* source de tous les malentendus, qu'on arrive à un certain contrôle.

Passer sa vie les mains sur le ventre. à essayer de contrôler les spasmes qui montent des entrailles à la tête et qui gâchent tout. Outre que cette posture, conseillée par certains yogins, est favorable au recueillement, elle empêche de se prendre pour autre chose que ce que l'on est : un pauvre animal, moins armé que d'autres pour assumer son destin.

Faut-il en arriver à *peser* ses mots, comme on dit ? Oui, d'une certaine manière. Surtout, il faut créer du Verbe ; mais le créer d'une manière qui pousse autrui à saisir en plénitude l'expressivité.

Les moins inexpressifs des hommes sont souvent les humoristes, ceux qui jouent du verbe, qui offrent des formules heureuses, aptes à créer une communication valable. Si l'essentiel du langage est de faire passer le courant de la communication, tout ce qui contribue à cette fin enrichit, tout ce qui perpétue le malentendu de l'inexprimé apauvrit. La seule éloquence valable est peut-être celle de la conversation, quand elle peut vraiment entrer en contact avec l'autre. Combien de muets ne peuvent ni communiquer, ni recevoir une communication !

Dans la conversation banale, rien n'est curieux comme cette création constante d'anti-langage. Prenons quelques exemples. Il y a cent



ans, avoir le Prix de Rome signifiait avoir du talent ; maintenant on veut que cela signifie être académique. Serait-ce uniquement parce que l'Ecole des Beaux-Arts est sclérosée ? Non. C'est aussi parce que certains Prix de Rome n'étaient point valables ; c'est surtout parce que le snobisme actuel — qui se dit anti-snobisme — veut que celui qui dessine trop bien ait moins de talent que celui qui néglige le dessin. Qui a raison ? Chacun, dans son langage, a raison. Ce qui veut dire que non seulement le pseudo-langage s'impose à la masse, mais que celle-ci, ne révisant rien, s'empresse de s'emparer, sans analyse critique, de tous les nouveaux slogans signifiés. L'insignifiance, voilà le salut ! Il en va de même en musique, où le moindre pseudo-novateur reçoit une adhésion qui n'a rien à voir avec les vrais novateurs, qui sont toujours des gens instruits par le passé. Le snobisme — qui est l'anti-langage, par excellence — n'est d'ailleurs pas né, au cours de ce siècle. Il est vieux comme le monde. Il change d'objet, voilà tout ; mais toujours il est *l'insignifiant* par excellence, la négation d'une certaine forme de vérité ; celle du travail accompli, de la « belle ouvrage ».

Quel pessimisme ! Mais non, personne n'est plus optimiste que moi. Je passe ma vie à rire, à bouche fendue jusqu'aux oreilles, des travers de cette vieille bête qu'est l'humanité. Je m'amuse dorénavant de la bêtise. Plus jeune, elle me faisait rager. Je ne sais plus que sourire.

Me voilà de nouveau en train de m'éloigner de l'intuition ! Pas du tout. Si chacun respectait son instinct profond et cherchait à imposer aux mots leur vrai contenu, qui était originellement riche, au moment où ceux-ci ont été créés, il rejoindrait le don du créateur verbal. Tout mot, qu'il soit un signifiant naturel, ou un signifiant instrumental est né, à un moment du temps, plein des richesses de celui qui l'a créé et des circonstances qui lui ont donné le jour. Le premier qui a parlé d'un « polichinelle dans le tiroir » (formule d'argot, pleine de résonances) à propos d'une femme enceinte a trouvé une formule à la fois colorée et narquoise. Pour la plupart des êtres qui

croient avoir une vocation au langage, *polichinelle* et *tiroir* ne sont plus qu'une formule. Il ne voient rien dans le mot. L'*aurore aux doigts de rose* d'Homère est devenu un cliché, à cause de l'inattention essentielle de l'humain moyen ; surtout en raison de la pauvreté de son *imaginaire*. Il n'y a guère plus de Voyants au pays des aveugles. On est figé dans la formulation. Toute profération est interdite.

Mais où donc se trouve l'intuition, base du langage vrai, si tout le monde ou presque se contente de répéter les mots vidés de signification ?

On prétend quelquefois que l'intuition est l'apanage des femmes. Assez intuitives, voire méfiantes, face aux sentiments, les femmes sont encore plus conformistes que les hommes vis-à-vis des mots. On dirait qu'elles en ont peur. Plus que l'homme, elles assument les vocables étriqués, vides de sens. C'est que l'intuition profonde vient de l'imaginaire. Or l'imaginaire féminin est d'ordinaire assez pauvre. L'homme, plus souvent, cherche à s'évader de la prison du mot sclérosé. Et il se trouve que des universitaires en restent aux vocables usés, tandis que des gens simples pèsent davantage les mots qu'ils utilisent.

L'intuition profonde de la chose sentie charnellement, derrière le mot obtus et vidé de sens par les répétitions, est la source à laquelle doivent sans cesse puiser les créateurs de langage, c'est-à-dire ceux qui, oralement ou par écrit, sont doués d'un imaginaire assez riche pour transcender la banalité des redites.

Ces créateurs, qu'ils soient des paysans illettrés, ou des ultra-raffinés, ont ceci de commun qu'ils se libèrent sans cesse de vastes intuitions, aptes à féconder l'esprit et à réduire au silence le conformisme linguistique de rigueur.

Hélas ! Le don du verbe est rare. Il est de plus en plus rare peut-être, dans un monde calculateur à plaisir, où peser ses mots signifie le plus souvent les édulcorer jusqu'à l'insignifiance.



# CHAPITRE II

# *Se perdre dans le langage*
## *ou sonnets pour Aspasie*

J'en étais là de mes considérations, en somme négatives, sur le langage par rapport à l'intuition et je ne voyais plus très bien la route à suivre, lorsque le dieu m'a visité. J'ai compris en écrivant, bien malgré moi et avec toute l'imprévisibilité que cela comporte, que cette grande euphorie créée par le souvenir d'Aspasie, rarement absente, mais lointaine ces derniers temps, était une intuition qui me projetait une fois de plus hors de moi par le langage. Des idées et des images, puisées au coin de ma cheminée à Vézelay et que je n'avais jamais cherché à susciter, se sont emparées de moi et ont fait jaillir un verbe improbable.

Ecriture automatique ? Que non ! Biaisement demi-voulu et constant d'un sens parmi les sens. Complicité consciente à travers le crucifiement verbal, de la chair et de l'esprit suborné. Cuisse ou mélodie ? Les deux, mais jamais de l'une à l'autre passant par des transitions connues. Point d'autre sens obvie que celui voulu double. Le signe de la chair accompagnant et épaulant celui de l'esprit. Plutôt recherche de fonte de *l'espritmatière* toujours en éveil. Pure intuition soit ! Mais que de retours et de retouches après la chose, jusqu'à ces tons mineurs du premier poème où la sonorité refusée est récompensée, semble-t-il, par une intensité accrue !

*Premier sonnet pour Aspasie*

## INSOMNIE

Magnifique insomnie où mainte huître s'entrouvre
Au sort éblouissant du verbe délivré ;
Je m'en vais délirant, ce soir, mal éclairé,
Au coin de mes chenets où se meurt un vieux rouvre.

Plus que l'or et l'argent qui scintillent au Louvre
Eclatent mes rayons dans l'âtre délabré
Où se brûle trop tôt l'existence à mon gré,
Malgré l'éclat des mots dont mon verbe la couvre.

Bel encens, beau fumet pour le rêve aboli,
Que ce feu qui consume un vieux tronc dépoli,
Par la perte de l'art en cours de parousie...

Que ce sort fût au reste ou amer ou joli,
Comme ton cou d'albâtre, ô ma douce Aspasie,
Rien ne me chaut hélas ! qu'un Verbe bien poli.

3 décembre 1968.

Tout ici, jusqu'au souvenir de Pierre de Ronsard, à travers Hérédia et dans le prolongement de Banville, par l'appel du mot au mot, puis à la chose dite, tout est pur délire du verbe en liberté, mais retenu, maintenu, retouché jusqu'à l'absorption des deux thèmes en un ; sans fuir un minimum d'incohérence dans une construction aussi savante que possible, tout hélas ! finit par des mots. La belle suscitée est plus vraie de verbe que de chair, plus chère dans son incrustation verbale que chère est sa présence. O destin mélodieux et cruel !



*Deuxième sonnet pour Aspasie*

## FROID

Que dire en ce décembre où le froid s'assouvit,
Que dire de nos cœurs dont le sang se congèle !
Ton corps est mon autel, ma sanglante merveille.
Je m'assume hors de moi en l'absence du vit.

Point n'est d'usage amer, ni de cerveau servi,
Rien qu'un pur souvenir d'Hélène, de Mireille.
Ton ventre où ce jeu d'ombre et d'ambre m'émerveille
Suscite en moi le saint plutôt que le nervi.

Je m'accable d'aimer cette pure vestale.
Epuisant de mes mains ta chair transcendantale,
Je m'émeus de décrire un si chaste coït.

C'est le mot qui s'érige en fleur pyramidale.
Ce serpent est plus chaste et plus fier qu'un crotale,
Qui du poison des mots propage son délit.

Décembre 1968.

Halte ! Où suis-je ? En pleine intuition d'un bonheur protégé ? En pleine récapitulation d'une nuit d'amour éperdu ? Que sais-je ? Je ne sais rien. Le verbe se fabrique en moi comme un miel qui me dépasse. Je ne maîtrise plus que le mot qui me caresse. Je m'abandonne à la dérive du langage insufflé... Il est temps de se relire.

Harmonieusement, du ciel cette manne m'est tombée et je ne la puis ravir à elle-même. Si je raisonnais encore, après un si beau délire, j'aurais perdu elle et moi ; et notre malentendu deviendrait de glace plus que de chair tendre assoiffée.

Que dire avec des mots ? Il faut qu'ils viennent d'ailleurs. Cet ailleurs, c'est l'inconscient qui s'est longtemps chargé d'étincelles et qui s'est refusé à s'ouvrir jusqu'au jour du déclic. Rien de tout ceci ne fut jamais pensé ; il est dit. Il s'est dit lui-même, hors de moi, hors de ma pesante raison et de mon affreuse érudition mal désapprise. Aspasie sans Périclès, c'est un peu Pasiphaée sans Minos... ; mais le problème est d'encadrer le mot là où il va, à l'endroit où ses résonances sont harmonieuses et multiples. Et toi, mon amour chaud, que de méprises souvent tes connivences m'infligent !

*Troisième sonnet pour Aspasie*

## RIEN

Rien qu'un monde sous moi, ce Cosmos qui chavire,
Plus d'ombres, de lumière, à la fin de mes jours,
Plus lente est ma démarche au fil de tes atours,
Je me remords la bouche en vivant mon délire.

Portant, comme on le dit, sous mon bras, une lyre,
Je m'attaque à ton front : dérisoires amours,
Pour cacher un viol vieux, honni depuis toujours;
Eblouissant, je meurs, ni ange, ni vampire.

Je meurs ensoleillé par une nuit de Nord,
Au fond d'une Norvège où se perd mon fjord,
Mieux me vaut de mourir, car ta lèvre est trop belle.

C'est alors que je monte à quelque vain Thabor.
Du haut de ce sommet, me penchant sur le bord,
Je ne jette au troupeau que ma vie irréelle.

4 décembre 1968.



Quelle funeste harmonie va la mettre en fuite ! Quand elle me lira, la femme aura compris que je n'aime peut-être que mon verbe et que tout est prétexte pour cet astucieux qu'est le poète... Se libérant de l'épouvante-amour, il se livre, s'avoue et se déclare repu de la seule offrande à soi d'un Verbe trop conquis. L'amante aura compris qu'il ne saurait vivre celui qui parfois se laisse envoûter par le *don*. Cette pensée venue, cet intuitif donné dépasse l'expression et l'on se retrouve nu de l'autre côté du mot. L'intuition dévore qui se livre ; mais elle crée en lui quelque chose qui le confond, dont il ne sait rien que ce qui se profère dans la lumière, hors de la nuit de ses raisonnements habituels.

*Quatrième sonnet pour Aspasie*

## NUDITÉ

Je me découvre nu dans mon désir obscur,
O ma très douce enfant, hausse-toi vers la vie,
Fuis cette offrande affreuse et bois jusqu'à la lie
Tout ce qui s'offre à toi quand s'entrouvre l'azur !

Trop de désirs confus font d'un poète obscur
Un moment d'Univers voué à la survie,
Mais la caresse chaude en ton être surgie
N'est point l'essentiel pour ce regard impur.

Ce regard est interne et se rit de ton âme.
Misérable Narcisse, en soi seul il s'enflamme
Et tu n'es qu'un prétexte à son verbe épanoui.

Il voudrait se terrer en quelque abîme infâme,
Pour oublier ce jour où flétrissant la femme,
Il entendait un chant, s'envoler, ébloui...

4 décembre 1968.

C'en est assez. Fuyons ! Qu'un vain délire n'aille point chasser cette haleine qui m'aime ! Pourquoi te torturer, ô ma douce Aspasie ?

Bientôt, je ne serai plus qu'un souvenir perdu dans ta mémoire avide !

Tu sauras qu'être aimée d'un poète, c'est être aimée des mots. Et ce sera notre commun châtiment.

Cette autocritique me plaît assez.

Et je voudrais montrer comment en intuition pure, mais sans cesse contrôlée, téléguidée dirais-je, le signifié direct se confond sans cesse avec l'indirect. Ne s'abolissent ni ne se neutralisent l'un et l'autre; mais plus outre, les deux vont de pair et d'impair. Le signifiant s'efforce de maintenir les deux niveaux au même rythme. Erotisme et pensée, comme dans Mallarmé, le maître mélodieux par excellence et l'ascète de l'allusion rédemptrice.

Le mot a besoin d'être sauvé de tous les dangers du banal, du coutumier, de l'attendu.

Qu'en le sauvant, l'on se perde, que l'on ne sache plus au juste, soi-même, l'écrivain, ce qu'on signifie au juste, dans l'obliquité du chevauchement des deux fils de l'écheveau, soit !

Quant au lecteur qu'il lise en lui-même ! Qu'il consente un moment à laisser ses intuitions féconder un texte, mort en somme et que lui seul peut, à son usage, ressusciter.

La résurrection du Verbe, par un consentement à l'intuition vécue, c'est cela la lecture d'un poème.

La femme aimée sous les traits d'Aspasie, c'est elle, l'unique et la dernière, elle, la fleur sereine, la pure petite fille, corolle d'amour épanouie, frontière du flanc au cœur, l'amante éternelle, le dernier recours, dont je boirai le sein dans l'ultime sursaut de mon agonie.

O chair adorée, elle, ma dorée, mon éternelle flamme. Puisse-



t-elle comprendre qu'au-delà du délire verbal, je l'aime, inspiratrice et matrice de mes intuitions !

Je me meurs languissant et pensif sur son corps de feu. C'est aimer qu'il faut, non mourir, de verbe et de chair. Mon Verbe et sa chair se confondent, pris tous les deux dans les filets d'une vaste marée intuitive.

Mais qu'est cela ? L'amour n'est-il que maladie ? Bien fol qui ose aimer. Cette déraisonnable aventure de chair peut se sublimer par le mot. Dire l'amour peut tuer son fantôme, mais susciter l'allusion divine. Il n'est d'amour qui fuse en beauté que celui que le marbre indestructible de l'expression a fixé dans le rythme verbal. Hélène et Marie meurent, Ronsard leur suscite une vie éternelle par le seul jeu des incontrôlables intuitions de son génie possédé.

# CHAPITRE III

# La définition au secours du langage

Si, selon la *Logique de Port-Royal,* la définition est « un remède à la confusion qui naît dans nos pensées et dans nos discours de la confusion des mots », pour arriver à s'entendre sur le langage, à fixer celui-ci, il faut beaucoup définir. Or, si l'on en croit Alain Rey (*Cahiers de Lexicologie,* n° 6, pages 67 à 80), une définition logique semble pratiquement impossible. Il écrit, en effet, au terme d'une étude fort intéressante à ce sujet :

« La réduction des discours individuels et des idiolectes à un dénominateur commun socio-linguistique, l'impossibilité de faire coïncider la hiérarchie des catégories sémantiques lexicales avec une hiérarchie catégorielle axiomatisée, le caractère fuyant des relations entre le signe, le concept et le signifié (variables selon le degré d'abstraction, les interférences de sens et de valeurs en cas de polysémie), la relation du signe considéré et des unités sémantiques qu'il concerne avec d'autres lexies ou d'autres sémantèmes, enfin l'imprécision des critères de fréquence et de répartition sociale, tout cela correspond à une situation trop complexe pour être entièrement subsumée par la *formule brève, correspondant à une structure idéelle reconnaissable et capable d'en susciter l'élaboration,* que devrait être la définition. »

A la définition logique, je serais donc tenté d'opposer la définition intuitive, une sorte d'assumation globale du terme. Si les esprits d'un même groupe sociologique, à une même époque et dans des circonstances analogues, n'étaient pas conditionnés par des tabous appris ou par des slogans imposés, une certaine concordance sur certains problèmes s'affirmerait.

Prenons l'exemple le plus indéfinissable, celui qui, en France du moins, crée le moins d'unanimité : celui de l'Europe politique, dont certains rêvent pour demain. Il y a l'Europe des patries de de Gaulle, l'Europe politiquement unie, de certains centristes et de la Fédération dite de la Gauche, l'anti-Europe décidée du P.C. français.

Si, à la lueur de l'histoire et en libérant certaines intuitions que l'on refoule trop volontiers, on consentait à analyser de sang-froid cette possibilité de l'histoire, il me semble qu'on se rendrait compte qu'elle serait une catastrophe dans le concret, même si, dans l'abstrait, elle satisfait assez l'esprit épris de *logique*. Un des axiomes les plus vrais — parce que profondément ancré dans l'intuition — que l'homme oublie le plus est le suivant : « Le mieux est souvent l'ennemi du bien ! »

Jetons un coup d'œil aussi aigu et aussi concis que possible sur ce faux problème. L'Europe, non seulement des six, a été unie politiquement, par exemple sous Charlemagne ; sous le Saint Empire ; plus particulièrement sous Charles-Quint ; puis sous Napoléon ; puis sous Hitler. Dès la prophémation de ces cinq cas d'unification, ou débile ou arbitraire, il semble que le problème devrait tomber de soi. Hélas, d'une part, l'homme a besoin de simplification logique ; d'autre part, il est esclave de slogans, de clichés, animés par certaine propagande et qui courent les rues. L'homme contemporain est plus perméable à l'appel de la rue qu'aux enseignements de l'histoire.

Revenons à notre cas précis. Ne parlons pas de la confusion des langues qui régnerait dans le super-parlement européen, où les susceptibilités, flamandes, galloises, irlandaises, scandinaves, voire catalanes, etc. (je parle d'une Europe totale) seraient sans cesse brimées par la présence des grandes langues de culture.

D'autre part, l'intégration politique de l'Europe est beaucoup plus grave au point de vue des intérêts économiques. Il est évident que les grandes banques européennes, que les industries à infiltrations multiples, que les trusts européens y trouveraient leur compte. Ce Super-Etat,



qui aurait renoncé (ce qui est d'ailleurs impensable, après une euphorie maximum de six mois) à être un ensemble de patries pour devenir un Etat-uni-à-langages-multiples, (songeons qu'il s'agit de langage), loin d'être plus indépendant que ne le sont les patries actuelles, serait condamné à faire une surenchère constante contre ce qui resterait de l'Europe de l'Est et créerait un *casus belli* constant. Il serait beaucoup plus sûrement satellisé par l'Amérique que ne le sont les patries actuelles ; lesquelles se défendent tant bien que mal, en faisant porter tout le faix sur les épaules de ce grincheux qu'est pour l'hégémonie envahissante des U.S.A., le Général de Gaulle.

L'aveuglement humain vis-à-vis du langage est si grand (surtout en raison d'organismes aussi énormes qu'inefficaces : l'O.N.U., l'O.T.A.N., l'U.N.E.S.C.O.) qu'on croit que la tendance actuelle du monde est à l'unification politique. En cela, on nie des faits aussi aveuglants que la présence (en Afrique, en Asie, voire en Europe) d'une centaine de pays de plus qu'il n'en existait en 1914.

Ce Super-Etat deviendrait fatalement le fer de lance des Américains sans lesquels une certaine droite allemande éprise de réunification et, disons-le, de revanche, ne saurait songer à retrouver une hégémonie économique qui revient de fait à l'Allemagne à cause de son potentiel d'industrie lourde. Ce fer de lance fatalement dirigé contre l'Est de l'Europe serait plus sûrement aux mains des Américains que ne le sont les Etats actuels.

Je ne crois pas être plus anti-allemand que ne l'était le chancelier Adenauer, qui ne voulut jamais s'engager sur cette pente savonneuse, parce qu'il était un véritable démocrate, un homme aussi qui savait ce que langage veut dire. Il s'affirmait d'autant plus authentiquement allemand qu'il était un Allemand qui aimait la France. Pour sa part, le Général de Gaulle aime bien l'Allemagne, et il préfère continuer de l'aimer plutôt que d'être contraint de la détester quand elle ne pourrait faire autre chose, malgré qu'elle en ait, que de dominer et la France, et l'Italie et l'Angleterre. La loi du nombre joue, à qualités égales. Malgré une division politique temporaire, et apparemment agressive, n'oublions

pas le poids à la fois économique, culturel et démographique des Allemagnes.

Puisque je viens de parler du Général de Gaulle, je crois que son nom symbolise, chez ses adversaires surtout, une sorte d'anti-langage aberrant. De Gaulle ne veut pas l'entrée de l'Angleterre dans le marché commun : c'est à cause des brimades qu'il a eu à subir jadis en Angleterre. Il est anti-américain, parce que ceux-ci lui ont refusé l'accès aux secrets atomiques. Il est pro-russe, parce qu'anti-américain et aussi, parce qu'il serait secrètement anti-capitaliste... Une postière de Cormeilles-en-Parisis a-t-elle des griefs contre l'administration ?, même si ces griefs existaient déjà sous la 3e République, c'est la faute à de Gaulle. N'oublions pas la chanson du XVIIe siècle : « C'est la faute à Colbert ».

Or, tout ceci est infantile. Tentons de cerner le personnage en question, en toute objectivité. N'ayant jamais fait de politique je ne saurais être un inconditionnel. Si l'Angleterre était prête pour le Marché Commun, de Gaulle n'en serait peut-être pas ravi sur le plan sentimental, encore que je n'en sais rien ; en tout cas, il l'accepterait avec flegme sur le plan pragmatique. Si l'Amérique ne menaçait pas d'une hégémonie asphyxiante le monde occidental, le gouvernement de de Gaulle serait moins raide à son égard. Enfin l'alliance russe, pour qui a suivi ne serait-ce qu'un seul cours d'histoire de France, est une attitude française séculaire.

Ceci n'a nullement pour but d'innocenter de Gaulle (qui se « foue » totalement de ce qu'un vain peuple peut penser de lui) ni de prouver qu'il n'eut jamais de « mauvaises pensées », ce qui est important, c'est de découvrir sous ces faux langages la mauvaise foi qui transpire. L'homme actuel, par un contexte envahisseur qui déforme son langage, est sans cesse poussé hors de son intuition primitive, vers tout ce qui est mesquin. Devenu de plus en plus mesquin, parce qu'il lit des journaux de plus en plus mesquins, et se repaît des nouveaux moyens guidés d'information, il prête à tous des motifs mesquins. Il ne peut concevoir qu'on le domine. Or certains êtres ont



tellement dépassé le niveau de la tribu qu'on ne saurait leur prêter de tels motifs. Décidément, on ne pratique pas assez le yoga, on ne fait pas suffisamment les exercices spirituels. Ceci m'amène à une expérience personnelle fort curieuse. J'ai été de longues années jésuite. Je crois me souvenir d'avoir subi chez les Pères des brimades multiples, d'avoir été très souvent entravé dans mes aspirations profondes, d'avoir eu constamment des « bâtons dans les roues ». Quand j'avoue à un auditeur moyen que j'aime beaucoup les jésuites, on croit que c'est parce que, au fond, je suis demeuré jésuite. Or, je n'ai jamais pu assimiler une certaine tournure d'esprit jésuitique, mais je ne crois pas de mauvaise foi ceux qui l'ont assimilée.

Ayant pratiqué pendant des années l'examen de conscience, selon la méthode ignatienne, j'ai appris la vertu de tolérance. J'ai cherché à éliminer de mes phantasmes toutes les scories passionnelles pour monter vers l'objectivité. L'objectivité voilà l'avenir ! L'homme naît psychiquement malade, la réflexion le guérit. Mais qui consent à réfléchir ?

« Connais-toi toi-même. » Quel rêve ! J'admets que pour réfléchir il faut des loisirs. Les vrais sages, à l'exception de quelques intellectuels guéris, ce sont les bergers, certains paysans, ceux que le cosmos pousse vers eux-mêmes. Quant aux éléments aliénés par la société de consommation, ils parlent beaucoup mais ne s'élèvent jamais au langage.

Le langage au lieu d'être l'expression de leur instinct profond est l'organe de leur mauvaise foi cristallisée, par des contextes de plus en plus ambigus qu'on leur impose.

Dans le langage commun, tout est faux. On ne finit plus d'entendre répéter, par exemple, que l'artisanat sera bientôt mort. Il serait trop long d'expliquer qu'il est immortel, avec des moments de relative éclipse. — L'homme est, de tous les animaux, le seul qui soit constamment en rut. Il exprime cette attitude en langage par les termes de « virilité triomphante », « d'érotisme conquérant », etc. La triste

vérité serait : « cérébralisme malsain ». Là encore, on a faussé son intuition en se forçant par le verbe à vouloir devenir de super-étalons.

Que dire du faux langage des statistiques ? Dans les barèmes des niveaux de vie, confectionnés aux U.S.A., on vous demande, — je viens de passer en France cette sorte d'examen fort rigolo —, si vous avez réfrigérateur, télévision, automobile (toutes choses que je répudie). On vous demande si vous consommez beaucoup de savon (je ne me lave guère qu'à l'eau parce que je ne me salis jamais et me lave souvent), si vous empruntez beaucoup de livres aux bibliothèques publiques (je possède 15.000 volumes) ; mais on ne s'informe pas si vous achetez des œuvres d'art, si vous dépensez de l'argent en frais de taxis, si vous achetez des livres, si enfin, vous donnez aux œuvres de toutes sortes.

Résultat : ont un niveau de vie élevé : les amateurs de gadgets, qui achètent souvent à crédit. Ont un très bas niveau de vie ceux qui administrent eux-mêmes leurs biens et qui encouragent les arts pour au moins un tiers de leur revenu.

Lors de la récente visite d'enquêteurs de ce genre et, au vu de mon revenu annuel, par rapport à l'absence des éléments soi-disant somptuaires de leur enquête, je me suis senti un peu gêné et je n'ai pu m'empêcher de leur dire : « Ne croyez pas que je sois un avare ! » Ils n'ont évidemment rien compris.

Lâchons donc le mot : médiocrité. Si l'homme ne sait pas s'élever au langage véritable, en se dépouillant de ses préjugés, c'est que la médiocrité est la règle de l'être humain. Qu'on relise *L'homme médiocre* d'Ernest Hello !

Tout récemment, un autre phénomène d'anti-langage s'est offert à mes considérations. Mon ami, Pierre Trudeau, est devenu Premier Ministre du Canada. Dieu sait que je ne crois pas au fédéralisme canadien. Je suis un séparatiste convaincu, parce que je crois que le séparatisme québécois est une fatalité historique en devenir.



Mais de là à dire que Trudeau est un vendu — il est millionnaire, par les hasards familiaux et n'aime pas l'argent — qu'il est un traître (alors qu'en constitutionnaliste il défend une constitution à laquelle il a bien le droit de croire), il y a un abîme.

Je ne suis pas de son avis et je ne le serai peut-être jamais ; mais, en langage vrai, par rapport à moi, c'est tout simplement un homme d'opinion différente, auquel la plus élémentaire décence ne me permet pas de prêter des motifs peu avouables. N'en ayant pas moi-même, à ma connaissance du moins, je ne me permets pas de prêter aux autres de tels motifs.

Je ne me sens pas le droit d'affirmer plus que ce que mon intuition profonde (vu mon intimité avec l'homme) et que l'analyse des faits (vu ses prises de position) me permettent d'appréhender.

Pour terminer cette réflexion sur les faussetés et les biaisements du langage, je choisis volontiers un exemple dans un domaine où la passion n'a guère cours, mais où les *slogans* sont totaux. On ne cessait de clamer que les tournois de tennis « open » verraient un écrasement absolu des amateurs par les professionnels. Or, après deux premiers tournois de ce genre, celui de Paris et celui de Wimbledon, on s'aperçoit que les professionnels ne sont nullement invulnérables et que les meilleurs d'entre eux ne possèdent qu'une supériorité modérée sur les amateurs de grande classe. Cette affabulation de l'invulnérabilité des professionnels provenait probablement d'une affirmation massive d'un quelconque rédacteur sportif, sûr de lui comme tous ceux qui ne savent rien. Tout le troupeau s'est rué sur le *slogan*.

Au cours de cette seconde tranche de mon étude sur le langage, je me rends compte que j'oublie parfois d'être un écrivain pour devenir un écrivant. Je m'efforce, en effet, de plus en plus, d'expliquer. Je ne cherche plus autant à construire qu'à convaincre. Je tente désespérément de faire monter le langage dit objectif vers un langage où le symbole, le contenu vital redeviendraient valables. Quand je fais appel à l'objectivité, pour justifier un moins fallacieux langage objectif,

il faut toutefois s'entendre. J'appelle objectivité véritable la libération des intuitions profondes de l'homme qui restituerait au *sens* sa valeur originelle. Cette déclichisation de maints vocables permettrait un terrain d'entente moins décevant.

Ces incidences sociologiques du langage ne doivent pas nous faire perdre de vue le vrai problème : celui d'un espoir d'expressivité totale et de compréhension mutuelle, le jour où l'homme aura vraiment choisi de communiquer. A cet effet, il faut qu'il taille implacablement dans le champ de ses préjugés. Y arrivera-t-il ? On dirait que plus ce qu'on appelle civilisation, dans le monde occidental, progresse, plus la soif de communication régresse. On place sa soif d'angélisme, qui devrait être soif de communication intuitive, dans des idéaux inaccessibles à l'homme actuel, bourré de complexes et pourri de vices. Rien de plus dérisoire que d'entendre parler d'humanisme, voire d'humanitarisme, des êtres qui ne rêvent que de démolir ceux qui ne pensent pas comme eux.

Cette très jeune humanité à laquelle nous appartenons, et qui sévit aussi dans le monde oriental, aurait des leçons de sérénité et aussi de tolérance à prendre à la vieille sagesse hindoue, voire à la plus ancienne *sophia* chinoise. Sait-on par exemple que la Chine, par la volonté d'au moins trois de ses empereurs, à quelques centenaires de distance, a opéré une redistribution totale des biens. Pourtant la cupidité humaine, qui existe hélas en Chine comme ailleurs, a toujours ramené les hommes au capitalisme plus ou moins conservateur. La nouvelle tentative de Mao, — qu'on ne nuance pas assez —, semble, elle aussi, vouée à un échec, à terme assez court. Toutefois, en Extrême-Orient, où on a le sens de la non-existence de l'homme, alors que tout est axé sur sa pérennité en Occident, on se rend compte que l'homme est irrécupérable. On a l'élégant cynisme de faire des purges constantes dans cette fiente de l'humanité moyenne.

Pour atteindre cette objectivité qui dépasse le langage objectif, pour s'insinuer au cœur des choses, il faudrait se débarrasser de tous ses préjugés, même des plus favorables à soi-même. Pour ma part,



je suis tellement ravi de mon attitude extérieure à tout engagement que si, à la lecture de ce texte mirifique, quelqu'un le trouvait ennuyeux, détestable, inutile (étant donné qu'après une bonne trentaine d'années d'efforts constants j'en suis venu à ne plus me préoccuper de ce qu'on peut penser de moi et de mes œuvres), je ne me sentirais nullement attristé, ni gêné. Je constaterais tout au plus, et une nouvelle fois, que la gratuité est de rigueur. Si j'ai écrit ce texte, c'est, malgré son engagement apparent, que j'avais du plaisir à l'écrire. J'ai donc dès maintenant ma récompense après une pensée et honni soit qui mal y pense !

# CHAPITRE IV

# *Humour et langage*

Il existe du langage enrichi, comme il existe de l'uranium enrichi. Serait-ce que je vais faire l'apologie des morceaux dits de bravoure ? Toute l'œuvre de Rabelais, pour qui sait lire ce grand écrivain, en est remplie. Si l'on veut retrouver, en prose, comme en vers, cette intention de bravoure, il faut sauter jusqu'à Chateaubriand et à la prose somptueuse de Victor Hugo. Les XVII[e] et XVIII[e] siècles français, à part quelques tirades de Corneille et de Racine, quelques réussites de La Fontaine, les textes de Molière, qui appartiennent véritablement à Molière, et certaines pages du Jean-Jacques Rousseau des meilleurs jours, ont été les ennemis de la bravoure du verbe. Les textes sont toujours justes ; mais souvent ternes. Les mots de Voltaire et de Piron eux-mêmes ont quelque chose de sec, de trop contenu. Un manque total de spontanéité verbale est de rigueur. Quant au ténor Bossuet, son langage, s'il est très riche de mouvement, est fort pauvre de signification. Ne parlons pas de Descartes, avide de précisions, mais assez terne d'expression [1].

Agrippa d'Aubigné avait pourtant, après Rabelais, tracé la voie vers un langage poétique à facettes. Ce style à facettes multiples, qui m'apparaît de plus en plus comme le style idéal chez l'écrivain, ne saurait exister au même titre chez l'écrivant. Que d'écrivants

---

(1) Une exception, le truculent Saint-Simon, mais dont l'œuvre ne joua aucun rôle sur l'époque, n'ayant été connue qu'à la fin du XIX[e] siècle.

au XVII[e] siècle ! Les artistes de cette époque étaient condamnés à une sagesse rationnelle qui étouffait les vastes intuitions.

Je trouve chez les humoristes et aussi chez les satiristes, chez Rabelais en tout premier lieu, un tel jaillissement venu des entrailles que je me permets de plus en plus d'affirmer que le secret du langage agrandi, exhaustif, réside plus souvent dans les grandes fresques humoristico-satiriques que dans les sages synthèses hyper-censurées.

Je quitte pourtant Rabelais, sur lequel tout a été écrit, pour en venir aux écrivains à verve et aux humoristes du XIX[e] siècle et du début du XX[e] siècle, qui donnèrent au mot, dans tous les sens du terme, une telle importance que la langue s'est enrichie à un rythme extraordinaire.

Que si, depuis une vingtaine d'années, la plupart des écrivains jeunes ou relativement jeunes, rejettent le langage somptueux et le style à implications, il ne faut pas oublier que des hommes, encore vivants, comme Jules Romains et Montherlant, sont toujours là pour leur donner tort.

Un des maîtres du langage somptueux au XIX[e] siècle, Flaubert, fut aussi, dans « Bouvard et Péchuchet » et dans « Le dictionnaire des idées reçues », un humoriste à froid, dont les formules éclaboussent toujours les travers de la médiocrité.

Dans un ouvrage antérieur[2], j'ai surtout insisté sur la valorisation du mot poétique. Je veux maintenant démontrer comment le jaillissement verbal, qui vient des tripes, est jeté à la face du Néant, comme créateur de verbe et cause du plaisir que l'on éprouve à le découvrir, dans sa spontanéité. Vers la fin du XIX[e] siècle et dans tout le début du XX[e] on eut le culte du mot choc, ou rieur ou magique.

(2) *Du métalangage*, 1968.



Qu'on relise non seulement les vers, mais la prose de Zamacoïs et d'Edmond Rostand, celle de Jules Renard, voire certaines pages de Jules Lemaître et qu'on compare à ce qui se veut drôle aujourd'hui et qui souvent n'est que plat !

Je songe à de multiples passages de Georges Duhamel (dans « Le désert de Bièvre », par exemple), de Marcel Aymé, du Jouhandeau de la bonne époque, à certaines férocités de Proust et à de nombreuses pages satiriques de Gide. Que d'habileté à jouer du verbe, d'un verbe allègre et jaillissant, où nulle trace de la constipation qui nous menace ne se fait jour !

A titre d'exemple, je me ferai l'apologiste d'un grand du langage plutôt parlé : je dirai toutes les joies que me procure encore Alphonse Allais.

On ne saura jamais assez combien je préfère les mots d'Allais à l'invention terne des Robbe-Grillet, des Le Clézio et consorts ; tous assommants.

L'œuvre écrite d'Allais n'existe guère, encore qu'on vienne de rééditer ses meilleures pages. Je voudrais faire savourer quelques-uns de ses mots, réels ou imaginaires, mettre en lumière cet extraordinaire sens du verbe imprévu et imprévisible qui fut le sien. A cette époque d'ailleurs, même les simples journalistes savaient ce que **parler** veut dire .On avait de l'esprit parce qu'on ne faisait pas de politique partisane, encore moins de littérature dite engagée.

Avoir de l'esprit à cette époque, c'est-à-dire savoir jongler avec les mots, correspond un peu à ce qu'on appelle maintenant avoir des idées. Dès que tout le monde s'avise d'avoir des idées, l'Idée solide chute de son piédestal.

Combien donc, pour ma part, je préfère Allais à Nathalie Sarraute, à Marguerite Duras, à Clavel, à Butor, etc., à tous les fervents de la prose terne, qu'on s'acharne dorénavant à nous

infliger, sous couleur d'un certain misérabilisme intellectuel malheureusement à la mode.

Ce misérabilisme provient d'ailleurs, à mon avis du moins, d'une mauvaise interprétation d'une partie de l'œuvre de Jean-Paul Sartre. Le magnifique écrivain philosophique de « L'Imaginaire », de « L'Etre et le Néant », est trop souvent apparu, dans la suite de son œuvre, même et surtout dans « Les chemins de la liberté », comme un écrivant singulièrement engagé dans le besoin d'en découdre avec la société qu'on appelle dorénavant de consommation. Sartre, bien malgré lui, je le crois, a contribué à la naissance de cet anti-style du Nouveau Roman, que j'appellerais pour ma part, plutôt l'anti-roman. Son écriture, toujours juste, mais méprisant, du moins en apparence, certaines fastuosités de style a entraîné dans le misérabilisme à la fois du style et de l'affabulation, toute une génération d'écrivains chez qui le **terne** a été élevé au niveau de l'**art.** Ces gens-là ont très tôt jugé futile ce qui était gai ; puéril, ce qui était tout simplement l'indice d'une authentique santé souriante.

Parce que la vie est souvent terne, ce n'est pas une raison de ne pas chercher à l'embellir en s'amusant. Le plus grand des amusements est le plaisir verbal. Les civilisés parlent ; les sauvages tuent. Alors qu'au XVII[e] siècle on se préoccupait de parler et d'écrire **juste,** au XIX[e] et au début du XX[e] siècle on s'est avisé de faire **riche** en ce domaine. Maintenant, on n'a qu'une idée : faire **pauvre.**

Dans cette folle et belle aventure que fut la vie littéraire et artistique des années 1900 à 1939, il n'y eut pas, à mon avis, de personnage au langage plus pittoresque qu'Allais. Le nombre des mots, absolument inédits ou étourdissants, qu'il a faits ou qu'on lui a prêtés — on ne prête qu'aux riches — dépasserait largement le cadre de ce texte. Je me contente, à défaut des plus authentiques, de rapporter ceux qui me semblent les plus amusants. Tout ceci n'a d'ailleurs qu'un but : montrer l'importance qu'eut pour



Allais et pour ceux qui le lirent ou l'écoutèrent, le langage, à cette époque bénie de l'esprit.

Sachons d'abord qu'un des meilleurs mots qu'on lui attribue d'ordinaire n'est pas de lui, mais d'Alfred Jarry, qui était très doué lui aussi pour les facéties. Il s'agit de la célèbre réplique à sa concierge, alors qu'il s'exerçait à tirer du pistolet dans la cour de l'immeuble qu'il habitait. La pauvre femme, qui avait plusieurs enfants, s'écrie : « Mais, Monsieur, vous allez tuer mes enfants. » Ce à quoi Jarry réplique avec superbe : « Si nous vous tuons ceux-là, nous vous en ferons d'autres » !

Mais revenons-en à Allais. Il était, comme l'on sait, de Honfleur. C'est sur sa propre ville que sa verve s'exerce tout d'abord. Un jour de grande chaleur, il s'écrie : « Il fait bien chaud pour une si petite ville. » Une autre fois, il convoque solennellement le chef de gare de Honfleur pour lui confier : « Votre gare, c'est gentil, c'est coquet, ça ne serait pas mal du tout ; mais mon Dieu que c'est mal situé ! Si vous aviez ça à Paris ! »

Il avait d'ailleurs commencé bien jeune sa carrière d'humoriste. Au lycée, un professeur de première s'était avisé de donner ce singulier sujet de devoir : « Qu'eûssiez-vous répondu à saint Rémi, si vous eûssiez été Clovis, quand celui-ci lui dit : « Courbe-« toi, fier Sicambre » ? Allais remit une grande feuille blanche sur laquelle on pouvait lire ces simples mots : « Cambre-toi, vieux si courbe ! »

Un jour que son professeur de philosophie se plaignait des imperfections de l'homme, on entendit Allais s'écrier : « Ce n'est pas étonnant, si l'on songe à l'époque où il a été fait. »

La bonne humeur et l'allégresse verbale d'Allais furent d'ailleurs fort méritoires. Il vécut vraiment une chienne de vie. Ses contes, — à une certaine époque, il en donnait deux par semaine, un au « Journal », un au « Sourire », — ne lui rapportaient guère. Il affirmait « qu'on couche sur la paille qui est dans

l'œil de son voisin et qu'on se chauffe à la poutre qui est dans le sien ».

« Ma maison, ce sont mes malles », disait-il, tant il dut souvent changer de garni.

D'ailleurs, cette vie de bohème impénitent, il ne la vivait pas comme tout le monde. Jamais il n'était ivre, mais jamais il n'était à jeûn. Il « pintait » avec art et s'était, à la longue, établi dans une sorte d'état second dont il ne sortait guère. Il jugea même bon, se sentant à l'article de la mort, de se traîner au café pour y mourir. On lui attribue d'ailleurs un dernier mot d'une rare acidité : « Décidément, je meurs au-dessus de mes moyens. »

Outre ses contes, bien oubliés maintenant, il avait écrit quelques pièces de théâtre qui n'avaient d'ailleurs eu aucun succès. Et voici qu'un jour, je ne sais trop quelle société de conférences lui demande de prendre la parole, sur le théâtre précisément. Il commence son allocution à peu près en ces termes : « On m'a demandé de vous faire une conférence sur le théâtre. J'ai peur qu'elle ne vous attriste, car comme vous le savez malheureusement, Shakespeare est mort, Corneille est mort, Racine est mort, Marivaux est mort, Régnard est mort. Quant à moi, je ne me porte pas très bien ! »

Ses commentaires sur l'origine du mot **zèbre** méritent d'être retenus. Il était accompagné d'une jeune femme, assez tête de linotte — elle s'appelait d'ailleurs Totote — et d'un ami à lui. La scène se passe au Jardin des Plantes. « Pourquoi les appelle-t-on des zèbres », s'écrie le compagnon d'Allais. — « Sais pas », répond Totote. — « C'est à cause des zébrures qu'ils ont sur la peau. » — « Tiens, je n'y avais pas pensé », s'écrie Totote. — « Pas du tout, ajoute Allais : on les appelle des zèbres à cause de leur vitesse. En les voyant courir si vite, on s'écriait : « Voilà un animal qui court comme un zèbre! Le nom leur est resté. »

C'est à lui qu'on attribue la facétie suivante. Descendant de Honfleur, — toujours Honfleur ! — à la gare Saint-Lazare, il



aperçoit une enseigne : **Pompes funèbres.** Il entre. « Bonjour, Monsieur Funèbre. Je voudrais une pompe. » — « Mais, ici on ne vend pas de pompes, on vend des bières. » — « D'accord, enchaîne Allais, donnez-moi un demi ! »

Quelques-uns de ses mots épars : « Dans la vie tout a un terme, sauf le loyer qui en a quatre. » Quelqu'un lui dit, un jour de grande chaleur : « Il fait 40 degrés à l'ombre. » Il réplique : « Mais qu'est-ce qui oblige les gens à se tenir à l'ombre. »

Ses transpositions de proverbes furent souvent excellentes. « Mieux vaut remettre au surlendemain, ce qu'on pourrait faire le lendemain ! » — « Un mauvais changement vaut mieux qu'un bon piétinement sur place ! » Son chef-d'œuvre en ce domaine est certainement cet aphorisme : « L'argent aide à supporter la pauvreté. » — « C'est un homme arrivé », lui disait-on un jour. « Oui, mais dans quel état ! » Ses bouts rimés sont aussi remarquables. On se souvient de sa déclaration d'amour à une danseuse, —peut-être, Jane Avril — qui commençait à peu près ainsi : « Dès l'instant que je vous vis, fallait-il que vous me plûtes », et se terminait avec une impeccable concordance des temps, par « que je vous aimasse, pour que vous m'assassinassiez » ! Cet autre bout rimé ne manque pas de grâce : « Un seul péché mortel et l'diable vous patafiole, mais pour le péché véniel ça c'est d'la babiole. » Quand il écrivait une nouvelle qui ne lui plaisait guère, il la signait quelquefois : Francisque Sarcey. L'austère critique ne s'en formalisait pas trop. En tout cas, un jour que quelqu'un d'autre s'était permis de signer Francisque Sarcey, Allais écrivit de sa plus belle encre au journal : « Il n'y a que deux personnes qui soient autorisées à signer de ce nom : moi et Monsieur Francisque Sarcey lui-même ! » On dit que Sarcey, ayant appris la chose, s'écria : « Mon neveu a bien de l'esprit ! »

Que dire des démêlés d'Allais avec les chefs de gare ? J'ai déjà raconté son mot sur la gare de Honfleur. En voici un autre plus féroce encore. En pleine nuit, il exige avec force des employés

qu'on aille réveiller le chef de gare. Allais vient de manœuvrer l'appareil distributeur de bonbons. Le chef accourt, à peine réveillé, pour s'entendre dire : « Monsieur, ces appareils fonctionnent fort mal en général et suscitent des réclamations. Je vous félicite pour le vôtre, il fonctionne très bien ! » Mais on n'en finirait plus. Quand il avait des démêlés avec quelqu'un il lui envoyait invariablement la carte de Paul Adam. A tout moment, ce dernier recevait des témoins pour des duels dont il ignorait tout. Enfin n'avait-il pas rêvé de fonder un musée dont quelques-unes des pièces les plus importantes étaient : « une tasse avec l'anse à gauche pour les gauchers » et « le crâne de Voltaire à quinze ans »...

Terminons ces élucubrations par ce qui me paraît le plus pur chef-d'œuvre humoristique d'Allais : l'histoire du Monsieur d'Issoudun.

Allais est un jour au bistro avec un de ses amis. Il passait d'ailleurs à cet endroit le plus clair de son temps. Soudain l'ami d'Allais, Auriol, si j'ai bonne mémoire, qui était presque aussi facétieux qu'Allais lui-même, aperçoit dans le fond du chapeau d'un sympathique voisin, d'âge mûr, assis tout près d'eux, une inscription du genre de celle-ci : « Joseph Poupard, chapelier, Issoudun ». Il fait mine de rien, se lève, s'excuse auprès d'Allais, se dirige vers le « petit coin » et bondit dans la cabine téléphonique, où il relève à la hâte quelques noms et adresses de notables de l'endroit. Un instant plus tard, Allais, pourtant difficile à étonner, entend, avec stupeur, son ami s'adresser au monsieur en ces termes :

— Vous êtes d'Issoudun ?
— Oui, répond le monsieur, ça se voit ?
— Il me semble vous avoir déjà vu à Issoudun.
— Vous connaissez Issoudun !
— J'y suis né, pardi !
— Pas possible !
— Que devient ce bon docteur Boily ?



— Il est mort.
— Vous savez qu'il était maire de la ville ?
— Il était aussi sénateur, n'est-ce pas ?
— Non.
— Ah ! je croyais.
— En tout cas, c'est lui qui m'a mis au monde !
— Moi aussi.

Le compère d'Allais y allant de plus en plus fort, notre humoriste a vite compris. A son tour, il s'absente un moment, déchire dans le bottin toutes les pages qui concernent Issoudun et revient triomphant :

Allais. — Madame Brossette tient toujours son épicerie place du Sacré-Cœur ?

Le monsieur. — Vous connaissez Issoudun, vous aussi !

Allais. — J'y ai passé mon enfance.

Le monsieur. — Quel bonheur de rencontrer des gens du Berry à Paris ! Vous prenez quelque chose ?

A partir de ce moment, une conversation absolument délirante se déroule entre les deux compères et le monsieur. Celui-ci, ravi de rencontrer deux « pays », leur offre force libations, qu'ils acceptent sans vergogne.

Allais, qui est beau joueur, passe sous la table une partie des feuillets à son compère. Et l'on parle de tout le gratin d'Issoudun, de tous ceux qui ont le téléphone en tout cas. Les notaires, les dentistes, les curés, tout y passe. Ces messieurs connaissent tout le monde. Grâce aux réponses de l'Issouldinois authentique, ils en viennent même à parler des points faibles des gens du pays. Le marchand de vins de la place de la République a une maîtresse. Pourquoi pas ? Un jeune vicaire a été récemment déplacé. On ne sait trop pourquoi. Et patati et patata.

On se sépare aux petites heures, enchantés les uns des autres, avec beaucoup de vent dans les voiles. Nos deux compères ont

même, dans le ventre, un excellent dîner que leur a offert leur cher Issouldinois. Bref, le lendemain, Allais s'écriait : « Ma parole, je finissais par être convaincu que je connaissais Issoudun ! »

N'oublions pas qu'Allais vécut, durant toute sa vie d'homme, sans être tellement heureux, dans un état d'euphorie, issue du vin. C'est sans doute cet état second, dont j'ai parlé plus haut, qui le mettait en état de grâce humoristique.

Cette apologie d'Alphonse Allais déplaira, je n'en doute pas, à une foule de gens sérieux ; mais que diront-ils lorsque j'aborderai ce qui va suivre : l'art subtil de la charade à tiroirs et de la contremétrie, qui firent que l'on revint à Rabelais, dans les années 1900 à 1930 ; pour s'en éloigner en grimaçant après la seconde Grande Guerre, celle qui semble avoir été l'éteignoir par excellence. Hitler était si sinistrement sérieux qu'il a contaminé une partie de l'Intelligentzia française. A la Belle Epoque, on nageait vraiment dans l'euphorie du mot et dans la joie de la formule.

La pataphysique, au même titre que le dadaïsme et toutes les formes de surréalisme, apportait des courants d'air bénéfiques, une gaieté canulardesque du meilleur aloi, que le **pop-art** et les **happenings**, ces singeries, mal digérées, ont transformé en sinistres palinodies. Ne parlons pas du monstre mort-né que fut le Lettrisme. De même n'allons pas imaginer qu'un autre que Joyce aurait eu le droit d'écrire « Fennigan Wake ». A cette époque, l'anglais eut, lui aussi, ses jongleurs du verbe ; mais l'auteur d' « Ulysses », seul, pouvait se permettre le superbe lettrisme qui s'exprime dans l'œuvre étrange que je viens de mentionner.

Les belles et folles années de cette époque où triomphaient les dites contrepèteries, issues de Rabelais (v.g. : A Beaumont-le-Vicomte) favorisèrent un épanouissement de saine loufoquerie et d'une crudité du meilleur cru. Il n'y a pas là qu'un jeu puéril. Il y a surtout une joie de l'expression, un amour du verbe possédé, s'accompagnant d'une verve anticonformiste d'agréable odeur.



Remémorons-nous quelques-unes de ces « contrepèteries » qui faisaient la joie de nos pères et que leurs fils ne se donnent même plus la peine d'essayer de comprendre. Que voulez-vous ? On est devenu sérieux ! Il faut gagner de l'argent. Les jeux de l'esprit ne produisent plus.



Dans ma jeunesse, on s'adonnait volontiers à cet art cocasse. Il y avait là autre chose qu'un amusement stérile et léger. Il y avait une véritable joie à jongler avec la langue. Cet art d'ailleurs est français, uniquement français... Le « pun » anglais ne permet rien des astuces qu'on peut s'offrir en notre langue dans ce domaine.

Je n'oublierai jamais celles que j'ai lues ou créées moi-même — tout amateur un tant soit peu doué y allait de son apport personnel [3].

Il faut dire :

« Le curé est mort fou entre deux messes », et non pas...
« Il empilait dans le hangar son vieux fer »...
« L'invasion des Nippons sur la Chine »...
« Une nichée de pinsons »...
« La cuisinière aime la viande qui cuit dans son jus »...
« L'escalope à la salade »...
« J'ai glissé dans la piscine »...
« L'archevêque binait [4] dans son palais »...
« La cuisinière sentit que son mouton bouillait »...

---

(3) Au moment où j'écris ces lignes, en mer, je n'ai en main nul des excellents recueils de contrepèteries connus. La plupart de celles que je citerai se retrouvent, certes, dans ces ouvrages. Rendons à César...

(4) Biner, pour les non-initiés, signifie dire deux fois la messe, le dimanche.

« Je jonglais avec le jonc de ma canne »...
« Elle avait le sein congelé »...
« Les robustes populations du Cap »...

Cependant on peut dire à volonté soit « débiter la crotte », soit son contremétrique...

⁂

Sans compter celles, plus subtiles, où des transpositions verbales s'affirment d'un mot à l'autre, avec des enjambements et des rappels.

« J'ai un cornichon sur les nouilles » et non pas : « J'ai un nichon (e)n or... »

« Le vent soufflait dans la rue du quai ».

⁂

Les meilleures étaient encore les contrepèteries à redoublement.

« Les paysans s'en vont en bande aux champs et caressent négligemment le cou de leurs bœufs. »

« Déguster une tourte aux cailles au restaurant du "Congre Debout". »

« Les gros bœufs du Nord font souche dans le Midi. »

« La femme de l'archéologue enfouissait dans ses caisses le produit des fouilles curieuses de son mari. »

« Le jeune homme à la mine piteuse qui vendait de la serge. »

Quelques-unes, plus hermétiques et plus compliquées, donnaient lieu à des recherches subtiles :

« Le capitaine sondait le fond de sa quille, avec le fer d'une herminette. »



N'oublions pas une contrepèterie politique assez facile et qui eut son ère de popularité, il n'y a pas si longtemps. Il faut dire : « Métropolitain » et non pas « Pétain mollit trop ».

⁂

Un autre de nos amusements, au temps du règne du mot, était celui des charades à tiroir :

« Mon premier répudie avec fureur la nationalité britannique. Mon second rejette par-devant et par-derrière de minuscules morceaux de bois. Mon tout est une marque française de pianos. Ce qui donne : Erard, parce que « Er nie être anglais » (hernie étranglée) et que « Ard chie et pisse copeaux (archiépiscopaux).

Elles n'étaient pas toutes grivoises, loin de là. Par exemple, celle-ci, qui est le plus haut sommet jamais atteint, à mon avis, par la charade et qui s'exprime avec une noblesse de bon aloi.

« Mon premier est la canne à pêche d'un grand prêtre chinois atteint de la rage. Mon second est un animal mammifère plantigrade, qui se fait une ceinture de nids d'oiseaux. Mon tout est un slogan populaire à Paris, autour de 1900. Ce qui donne comme réponse : « L'on boit du bon cidre au Faubourg Saint-Denis ». Vous voulez sans doute savoir comment on arrive à ce résultat. Pour le premier, il faut dire : « Long bois du bonze hydrophobe » et pour le second : « Ours ceint de nids » (Saint-Denis). Voilà ! Le tour est joué.

Je laisse à la sagacité du lecteur de trouver la solution complète des deux suivantes :

« Mon premier est un sadique macabre. Mon second a des mœurs de chèvre. Mon troisième s'est montré grossier envers un militaire. Mon quatrième vaut cent francs. Mon tout est une ville des Indes. Ce qui donne : « Pondichéry ». Parce que « pont suspendu », « dithyrambique », « chéchia sur la tête d'un zouave »

et enfin, « Rivoli et Lycée Saint-Louis ».

La seconde est ainsi conçue :

« Mon premier est bien doué pour l'amour. Mon second possède à tout le moins des aptitudes pour la même activité. Quant à mon troisième, il est déjà plus que sur le point d'entrer en action. Mon tout est un os du dos de l'homme. C'est « omoplate », parce qu' « obèse », moabite », « plate-bande ».

Auront beau protester les faux prudes et les pseudo-bien élevés, rien n'empêchera que ces jeux de l'esprit étaient et demeurent une des grandes joies du langage parlé ou écrit.

Toutes les formes de virtuosité verbale, d'ailleurs nées ou ressuscitées au XIX[e] siècle, intéressaient alors des esprits qui rêvaient d'autre chose que d'être technocrates. C'est à cette époque que nous nous amusions par exemple à lire ces alexandrins qui rimaient sur douze pieds :

« Dans ces meubles laqués, rideaux et dais moroses. »
« Danse, aimable laquais, ris, dose des mots roses. »

⁂

« Laurent Pichat, virant, coup hardi, bat Ampis. »
« Lors, Ampis, chavirant, couard, dit : "Bah ! tant pis !" »

⁂

« Gall, amant de la reine, alla, tour magnanime. »
« Galamment, de l'arène à la Tour Magne, à Nîmes. »

⁂

On pourrait ajouter ceux-ci, plus récents :
« Semer, en bandochant, Lesbos et sa copine. »
« S'aimer, en bande aux champs, lèse bosse et saque aux [pines. »

⁂



« Te revoir, ô ma Ninon osthéologique. »
« Taire et voir, homme à nid, non os théologique. »

Et on n'en finirait plus.

Quand j'écris que ces jeux verbaux sont nés au XIX[e] siècle, il ne faut pas oublier qu'ils existaient au XVI[e], voire au début du XVII[e] siècle. André Thérive, dans « Libre histoire de la langue française » (p. 144) cite des poèmes en « galimatias » des environs de 1600. Thérive, puriste un peu précieux, ne les prise d'ailleurs pas. Pour ma part, j'aime assez :

« Si catastrophiant l'ancicliosité
Avec l'antipathie et l'hermaphrodité
J'androgine mon front d'un double épithalame. »

⁂

« J'omiotelephté qu'au terrorgeuil Caucase...
J'antithèse mes sens d'une éclyptique phrase. »

Ce jargon hyper-savant, grécisé ou latinisé, qu'on appelait « coq-à-l'âne » ou « galimatias » et plus tard « amphigouris » (au XVIII[e] siècle) était considéré comme de peu d'intérêt et réservé aux seuls érudits. On avait bien perdu la tradition des Grands Rhétoriqueurs. Ceux-ci, dès le XV[e] siècle, avaient fait la joie et la gloire de la Bourgogne et de la Flandre, avant que les éteignoirs que furent Malherbe, Vaugelas, puis Boileau, ne vînssent vouer à la parcimonie et à l'étriquement le Verbe français.

Aux XIX[e] et XX[e] siècles, tout honnête homme peut entendre un langage aux multiples facettes et s'en réjouir. De même peut-il s'amuser du langage des Précieuses, réservé à une élite dans les années 1600 et qui intéresse dorénavant tous les gens instruits.

Ces jeux verbaux n'ont peut-être pas une portée métaphysique inouïe. Ils ont l'avantage de pousser l'expressivité narquoise aux

frontières du possible. En tout cas, s'ils pêchent par une excessive recherche, ils ne distillent pas l'ennui qui suinte des lettres dites engagées. C'est grâce à de tels jeux que ce genre d'ennui est mis en fuite.

Au terme, en effet, de cette dissertation qui peut sembler vaine, sur les joies de la virtuosité verbale, je m'aperçois une fois de plus que le salut du langage est dans son caractère de nouveauté, de création constante, d'imprévisibilité.

Ici, plus qu'ailleurs, le virtuose s'éloigne du déjà-dit, du tout-cuit sclérosé pour s'avancer dans la forêt de Broceliande du verbe assumé.

Qu'il s'agisse de blagues à la française ou d'humour à l'anglaise, les virtuoses nous apportent mille joies que les simples écrivants refusent à leurs lecteurs atterrés de tant d'insignifiance.



# CHAPITRE V

*M'étant expliqué sur l'allégresse du langage, je voudrais, dans la dernière partie de cet ouvrage, présenter trois textes particulièrement allègres, que j'ai refaits cinq ou six fois depuis vingt ans et qui me paraissent arrivés à maturité.*

*C'est, — du moins dans mon optique personnelle —, une sorte de prise de position d'exemplarisme du verbe à la fois linguistique et littéraire.*

*J'y expose certaines idées qui me sont chères et dont quelques-unes m'ont déjà coûté assez cher.*

*Mes études sur le langage se termineront donc par des textes à la fois fantaisistes et féroces dans lesquels je me suis efforcé de mener de pair l'expressivité et la désinvolture. Il s'agit d'ailleurs de discours aux sourds. Paix donc aux cendres que je jette aux vents !*

# *Introduction à une mystique de la blague*

*Cette conférence — c'en fut une — étant usée jusqu'à la corde — je l'ai "proférée" neuf ou dix fois — il ne me reste plus qu'à la publier. Dans quel état la présenterai-je ? Telle que je l'ai prononcée la première fois ? C'était à Ottawa vers les années 40. Je parlais devant une société qui portait le nom poétique d'*Amicale des Anciennes Elèves du Collège de X. *Ce collège est une sorte de lycée de filles dirigé par des religieuses. Les pauvres nonnes durent supporter, une heure d'horloge durant, mes élucubrations.*

*La deuxième fois que je prononçai la même conférence fut à l'hôtel Ritz Carlton, à Montréal ; je me proposais cette fois d' « évangéliser » l'intelligentzia de mon pays et je débutai par un « exhorde »* ex-abrupto *qui fut diversement apprécié : « Je n'ai pas l'habitude de parler devant un auditoire de snobs ».*

*La dernière fois que je présentai à l'audition ce texte mirifique, ce fut à Paris, devant un groupe d'étudiants de l'Ecole Normale Supérieure. Je parlai à la rue d'Ulm, dans une salle poussiéreuse et d'ailleurs sympathique. Les réactions de l'auditoire furent modérées mais joyeuses, empreintes du juste sens critique et de l'appétit du canular bien apprêté qui caractérisent ce glorieux établissement.*

*Je considère que le lecteur moyen est au moins aussi susceptible de ne pas très bien saisir que l'auditeur normal. Dès lors, je me fais un devoir, au cas où je ne serais pas moi-même suffisamment lumineux*

*dans mon exposé, d'expliquer d'avance le sens de ce qu'on va lire. Cette conférence est, dans ma pensée du moins, autant une satire des conférences qu'un sermon surréaliste.*

*Ayant choisi un sujet particulièrement inutile et l'ayant traité avec la plus sombre intransigeance, j'ai quelques droits, je pense, aux suffrages de la postérité. Celle-ci, n'ayant point de bon sens, ne se trompe jamais. Elle fait d'ailleurs fi des prosélytes et en général des écrivains et conférenciers qui ont voulu enseigner quelque chose à leurs contemporains.*

*En tout cas le but que je me propose en publiant cet essai, qu'on pourrait bien juger loufoque, est très élevé : je ne vise à rien moins qu'à la correction des mœurs en général et à l'avancement des sciences philosophiques.*

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Dans une conférence, l'unique nécessaire n'est-il pas d'être dissertant ? Toutefois, je me suis voulu plus lisant que parlant ; pour toutes sortes de raisons dont les moins bonnes sont encore excellentes. De cette manière, en tout cas, seules les jambes pourront me manquer.

Pour d'autres raisons, non moins graves, j'ai repoussé l'idée qui m'était venue d'imiter Salvador Dali. Invité à donner une conférence de ce genre, Dali y vint vêtu en scaphandrier, prétextant qu'il convient d'emprunter quand on disserte le costume par excellence des profondeurs.

Que si, malgré mes efforts à faire clair, je ne parviens pas toujours à toute clarté, vous voudrez bien vous souvenir que nous sommes au XX^e^ siècle et que la philosophie de ce siècle est fille de la subconscience et préfère au précis l'impliqué.

A une époque, donc, où la philosophie professe, qu'elle s'édulcore en se proférant — ce qui ne manque pas, je pense, de justesse — il serait inopportun de tendre à une clarté cartésienne. En plus d'être



un anachronisme fâcheux, ce jeu dangereux de la clarté s'harmoniserait mal avec une certaine forme de sécurité dans l'art de dire qui caractérise au plus haut point l'époque où nous voudrions vivre et, en tout cas, où nous existons. Voilà qui est pourtant clair et Bergson devait avoir tort de nier au conceptualisme toute expressivité.

A tout hasard, je commence. Voilà ce que j'appellerais volontiers mon texte : « Il n'y a que deux valeurs essentielles, la foi et le sens de la blague (1). »

Serait-ce de la stupeur que je lis sur vos visages ? Je ne sais. Ne serait-ce pas plutôt une pointe d'humour ou d'humeur ? Posons d'abord, mesdames, qu'il ne faut pas me regarder comme ça. Je le sais, allez, que je ne suis pas joli. Je n'ai ni une belle voix, ni un beau port. Je ne me préoccupe même pas de faire de beaux gestes. Je suis prêt à donner ma parole d'honneur que je n'ai pas prévu un seul geste à faire, ni à éviter. Il peut arriver que — tel Newman — je ne gesticule point. Il n'est pas dit par contre que, pour être davantage explicatif, je n'aurai pas recours à un moment ou à l'autre, au pied de nez ou même au grand écart.

Ces premiers propos, je l'espère du moins, mesdames et messieurs, sont de nature à développer chez vous une vaste sympathie à mon égard. M'étant donc acquitté des précautions oratoires, je m'efforcerai dorénavant de produire chez vous la *Katharsis* ou purgation des passions. On ne saurait être trop purgé à ce point de vue, et Molière lui-même n'y verrait aucun inconvénient.

Mais, où allons-nous ? Patience, chères auditrices, et vous aussi, chers auditeurs. Nous allons tous ensemble, et d'un mouvement unanime, à la fin des temps. C'est pourquoi folâtrer un tantinet en rade d'un aussi vaste espoir marin n'est pas aussi sot qu'il semble. En ce

---

(1) A cette époque, en effet, l'auteur se voulait encore croyant. C'était une erreur d'une bonne foi doûteuse, où quelque relent de craintes anciennes se mêlait par trop.

pays, nous ne savons pas vivre, c'est-à-dire flâner sur l'Agora, en répétant *legetai ti kainon ;* nous avons trop faim de la fin, comme si l'exorde n'était pas aussi essentiel au discours que la péroraison. En somme, nous ne devrions, toute notre vie, que prendre du champ pour bien sauter dans l'éternité. C'est alors que nous ne serions plus anxieux de comprendre les conférences.

Soyons sérieux pourtant, puisqu'il s'agit de la blague. La vie est tellement sérieuse que si les conférences, où l'on cherche plus ou moins à s'évader, tout en ne dédaignant pas de se faire voir, que si les conférences allaient être sérieuses, ce serait une incontestable catastrophe.

L'homme étant une fantaisie organisée : ce qu'il faut bien croire, puisque c'est Valéry qui l'a dit, et la blague étant le fin fond du sérieux, nous serons sérieux ce soir. Je persiste à croire que les gens vraiment légers sont rares. Seuls les législateurs sont gens dénués de fantaisie, et par conséquent légers.

Les enfants sont graves. C'est qu'ils aiment à rire et à sucer leur pouce. Quel est le père de famille qui n'a pris des leçons de gravité de son fils de trois ans qui suce son pouce en jetant des regards d'aigle sur rien du tout ; exactement comme s'il était magistrat ou sénateur ?

Les adolescents sont tristes. C'est qu'ils commencent à comprendre que les farceurs ne sont pas drôles. Puis, les dames, qui les font aussi souffrir, ne savent que sourire.

Les hommes mûrs ne sont pas gais. Les hommes sérieux sont impossibles.

Les fous sont amusants ; mais contrairement à l'opinion reçue, ils ne sont jamais tout à fait inoffensifs, même quand on les enferme. De leurs cerveaux en ébullition émane une certaine onde subversive qui se répand dans les environs. Puis, ils attendent plus ou moins le Grand Soir où ils prendront les places occupées par ceux qu'on appelle sages, mais qu'ils sentent confusément plus fous qu'eux.

Quant aux vieillards, s'ils ont des rides, c'est que leur visage s'est plissé à force de rire de la bêtise humaine.



En somme, seuls les farceurs ne supportent pas la blague. Ils sentent que le ridicule tue.

Ah ! Je sais bien que cette entrée en matière est tendancieuse et cherche à prouver que la foi et le sens de la blague sont deux valeurs inséparables. J'irai plus loin et je dirai que la sainteté elle-même ne va pas sans folie.

Zamacoïs prétendait que s'il y a des histoires de pêche comme il y a des histoires de chasse, c'est que la blague est amphibie. Mais puisque dorénavant nous recherchons l'explication par les causes, ce n'est pas aux écrivains, mais aux philosophes que nous devrions nous adresser. Hélas, les philosophes ne sont pas assez gais. Commençons plutôt par les théologiens.

La Bible, malgré eux, demeure savoureuse. D'ailleurs, les philosophes ne nous donneraient qu'une métaphysique. Nous cherchons d'abord une mystique.

Au commencement, il y a eu la pomme. C'est par la pomme que le monde a commencé d'avoir l'estomac détraqué et les dents agacées. Le premier pris par la première blague a été le premier homme. La première à regretter sa « blague », la première femme. Le premier mauvais farceur, Satan. Adam, aussitôt après l'événement, a dû dire en anglais — car le premier homme devait être bilingue et par conséquent savoir l'anglais : « *Much ado for a spare rib !* ».

N'allez pas croire, mesdames et messieurs, que je suis un pince-sans-rire. Soit que je pince ou que l'on me pince, je ris beaucoup.

Et nous continuons d'avancer vers une mystique de la blague. A ce moment de l'histoire primitive, le malheur étant entré dans le monde par le péché fut suivi du châtiment du péché : le ridicule. L'homme et la femme sombrèrent dans le vêtement et posèrent ainsi les fondements lointains de la confection en série.

Après ces premiers événements capitaux, voire fondateurs des péchés capitaux, il convient de s'arrêter pour réfléchir. Le monde, dès avant la Tour de Babel, semblait donc destiné à la confusion des langues

et même à toutes les formes de tohu-bohu. Ce n'est que par hasard, je pense, que ce mot de tohu-bohu (tohou wabohu, en hébreu) se rencontre, pour désigner le chaos, dès le début de la Genèse. L'homme, venant par son corps de la matière préalablement « tohu-bohique », et n'étant, même par son âme, qu'un être contingent, se trouvait par droit de naissance affecté de deux formes de tension interne. Tension normale entre l'âme et le corps ; l'une étant esprit, l'autre matière (1). Tension dans la matière même où s'affrontent sans cesse les deux lois hétéronomes et antinomiques de dégradation et de conservation de l'énergie. Les déséquilibres moraux et physiques nés du péché sont venus prématurément changer le rire, qui devait demeurer chose légère, reposante et assez superficielle, en une redoutable force de représailles.

Le vrai châtiment du péché ne fut donc pas le travail, ce fut le ridicule. La blague surgit aussitôt pour accomplir son rôle providentiel de redresseur des mœurs, par l'efficace du rire implacable. L'humoriste, d'ailleurs, en même temps qu'il corrige les mœurs châtie les coupables. C'est une sorte de préposé au purgatoire terrestre.

Noé se rendit ridicule en abusant du jus de la vigne ; il fut aussitôt châtié par les quolibets de son fils Cham qui, pour avoir à son tour dépassé la mesure et s'être rendu ridicule, en ridiculisant son père, devint, dit-on, l'ancêtre des rois nègres.

Esaü et son système pileux furent livrés par la Bible au rire inextinguible des hommes. Le roi David dansa devant l'arche et n'évita pas toutes les disgrâces. Nabuchodonosor, pour s'être rendu ridicule par son arrogance, fut changé en âne, si j'ai bonne mémoire. Balthasar se rendit ridicule et ça se termina par un énorme festin à l'Iroquoise ou à l'Américaine, à la suite duquel ceux qui ne furent pas scalpés s'assirent vraisemblablement sur la chaise électrique. Holoferne, pour s'être monté la tête, la perdit. Les deux vieillards poussèrent le ridicule dans ses derniers retranchements, et Suzanne assista, le sourire aux lèvres, à leur lapidation.

(1) A cette époque évidemment l'auteur était encore dualiste.



N'oublions ni Jonas en fâcheuse posture dans la baleine, ni l'âne de Balaam, qui manifesta quelques aptitudes pour la rhétorique.

D'où il appert, par l'Ancien Testament, que le ridicule est vieux comme le monde et que la blague naquit pour ramener à la mesure tous ceux qui tentent de s'en éloigner.

Les prophètes ont beaucoup cultivé la blague. Et voici que le Christ lui-même ne la dédaigna point. Ne le voit-on pas, face aux Pharisiens de tous les temps, accomplir son premier miracle, en pleines noces, changeant l'eau en vin ? Notons qu'il n'a pas changé le vin en eau, mais l'eau en vin. C'est un détail d'importance qu'on oublie trop. Le Christ voulait-il laisser entendre par là que les peuples non civilisés boivent de l'eau ? Je crois plutôt qu'il édictait une condamnation anticipée des « quakers », des « tea-totallers », des prohibitionnistes, des suffragettes, et des sociétés protectrices des animaux.

La modération, le bon sens, la joie de vivre, voilà des vertus que le Christ a prêchées d'exemple et de parole. Et ceci est une bonne blague, face à tant d'humains tristes et solennels et qui se disent chrétiens.

Avec le Nouveau Testament, la blague prend un nom grec : l'eutrapélie. En saint Paul, aux Ephésiens, il est sans doute question d'éviter l'eutrapélie du bouffon. *Eu trapelos* signifie à la lettre « celui qui se tourne facilement ». Or, le type de celui qui se tourne ainsi, c'est le bouffon des mimes antiques, aux attitudes souvent scabreuses. Cette forme d'eutrapélie est de mauvais aloi et saint Paul tonne à bon droit contre elle.

Pourtant, la véritable eutrapélie est admise par les Pères de l'Eglise, et même par les docteurs. Il est vrai qu'il s'agit surtout de saint Thomas, qui n'était pas un docteur ordinaire. On peut donc situer sans crainte l'eutrapélie parmi les vertus moyennes. Ne serait-elle pas un peu à la vertu de justice ce que la courtoisie et la politesse sont à la charité ?

(1) A noter que dans ce texte, dont la première version est ancienne, l'auteur s'imaginait croire encore à l'existence historique de Jésus.

Constatons en passant que dans la blague il y a deux éléments essentiels : la joyeuseté, du côté de celui qui blague, et le ridicule, dans le travers qui est tourné en dérision. La blague inoffensive en reste presque toujours à la joyeuseté ; il est rare tout de même qu'il n'y ait, implicitement au moins, quelque travers stigmatisé.

La vie des saints abonde en bonnes blagues.

Saint François-Xavier fut un blagueur notoire ; et il fut pourtant dépassé de son vivant par le propre fondateur de l'Oratoire, Philippe de Néri. Celui-ci, véritable géant de sainteté, fut aussi un géant de blague ; et quelques-unes de ses facéties scandalisent presque. Ainsi, persécuté par des extases qui lui survenaient au moment où il disait la messe, il ne crut mieux faire, pour conjurer en particulier des lévitations qu'il jugeait inopportunes, que d'acheter un ana qui contenait les histoires les plus graveleuses de son temps. On l'entendait de la sacristie, avant la messe, rire d'un gros rire quasi lubrique. Il dut pourtant renoncer à cette « pieuse » industrie. Les extases persistèrent.

Saint Robert Bellarmin était un humoriste d'un autre genre. Comme saint François de Sales, il excellait dans les joyeusetés de la conversation. Il disait un jour du pape Paul V, grand bâtisseur d'édifices, qu'on critiquait un peu à ce sujet : « En tout cas, on ne peut nier que le pape ne soit un homme de grande édification. » Je viens de mentionner François de Sales. Sait-on que le saint évêque de Genève — et ceci aussi est une bonne blague — s'étant aperçu aperçu que son cocher, qui ne savait pas écrire, aurait bien aimé faire part de sa flamme à sa dulcinée, écrivait, avec beaucoup de soin, ma foi, des lettres d'amour à une chambrière ?

Saint Thomas More fut un des plus grands humoristes anglais. Le cou sur le billot, et après avoir servi plusieurs facéties au bourreau, il pensa tout à coup à sa barbe. Levant la tête, il dit à l'exécuteur des hautes œuvres : « Fais attention de ne pas me trancher la barbe. Celle-là n'a trahi personne. »

Mais on n'en finirait plus. Et je ne parle pas des papes. Sixte-Quint répondit à un seigneur quelconque qui lui reprochait d'avoir gardé les



pourceaux dans son enfance : « Vous, si vous les aviez gardés jeune, vous les garderiez encore. » Pie IX était extrêmement enjoué. Quant à Pie X, sa verve était inlassable, et parfois malicieuse. Au cours d'une audience, s'approchant d'une « pèlerine » plutôt corpulente, il lui dit : « Décidément, ma fille, c'est le cas de dire que la foi transporte les montagnes ! »

Que ces exemples venant de haut suffisent à nous persuader de la haute signification et valeur morales de la blague !

Blaguer c'est posséder, ou tendre à posséder plusieurs autres vertus. Celui qui se prend au sérieux et n'est pas humble ne saurait blaguer beaucoup. Il craint trop les chocs en retour ; En effet, la blague est comme la dynamite ; il arrive qu'elle explose entre les mains de ceux qui la manient. Blaguer c'est faire échec au respect humain par le sacrifice accompli de sa réputation d'homme sérieux. Les gens légers (philosophes, politiciens, etc.) mépriseront souvent celui qui blague beaucoup ; et il lui en cuira, parce que ce sont les gens légers qui mènent le monde ; lequel va mal.

Par contre, pour blaguer, il faut prendre la vie au sérieux. Tout blagueur est un moraliste qui s'ignore ou se connaît. Ne s'acharnent à la correction des mœurs — que chacun sait incorrigibles — que ceux qui jouissent d'un courage exceptionnel et d'un prosélytisme humain qui rejoint les apostolats les plus austères. Un vrai blagueur ne saurait être un égoïste. Autrement, il se tairait et il s'amuserait en dilettante au spectacle d'un monde en folie.

Certes, pour blaguer il faut de la force d'âme. A première vue, la destinée humaine elle-même est sinistre. La mort ne s'oppose-t-elle pas à la blague ? Pourtant, je persiste à croire que celui qui craint la mort ne sera jamais un humoriste sérieux. En somme, le vrai chrétien rit comme un fou. « *Oportet sapientem aliquando insipere* ». Qu'on traduise ainsi cet adage de l'Ecriture Sainte : « Il faut que le sage fasse le fou de temps à autre. »

La blague joue un si grand rôle dans la vie chrétienne qu'on peut

même se demander s'il y aura de la blague dans l'autre vie. Pour ma part, je serais volontiers d'avis qu'il y en eût.

A ce point de notre exposé, puisque nous sommes en pleine fantaisie, permettez-moi, mesdames et messieurs, de vous dire que nous nous forgeons souvent une conception si étriquée et si caricaturale de la vie éternelle qu'il faut bien nous en amuser un peu au passage. Nous nous imaginons le Ciel comme une sorte de réunion mondaine où tout le monde sera parfaitement éduqué. Comme personne ne gaffera et que, d'autre part, le rire dans certaines philosophies est taxé de diabolisme, on a l'impression que le Ciel ne sera pas gai. D'autant plus que, à une certaine dose de ce qu'on est convenu d'appeler bonne éducation, on affleure à des abîmes d'ennui. Dans ce ciel peu rigolo, nous voulons tout de même aller puisque, en enfer, tout le monde sera affreusement mal élevé et que le purgatoire, hélas ! n'est pas éternel.

Si vous écoutiez, mesdames et messieurs, vous avoueriez presque tous des préférences marquées pour le purgatoire, endroit où l'on peut encore se permettre quelques frasques, semble-t-il, puisque Dieu le Père n'y est pas d'une manière visible, et qu'on n'est pas accoutumé de se gêner avec l'invisible.

Non. Le Ciel, si tant est qu'il existe, ne sera pas une sorte d'amphithéâtre où les élus assis, sages comme des images, seront condamnés à entendre pendant l'éternité la Neuvième Symphonie.

Voilà qui suffit amplement à fonder une mystique de la blague religieuse, de celle qui retentit immédiatement dans le domaine de la foi, parce qu'elle émane de personnages particulièrement saints et que de sa nature elle tend à conserver dans l'état de vertu. Mais il y a aussi la blague qu'on peut appeler laïque : celle des honnêtes gens qui n'ont pas de prétentions à la sainteté. Elle est plus difficile à traiter, et elle ne se manie pas sans pincettes. Puis ne serait-ce pas systématiser un peu fort que de lui attribuer à elle aussi une mystique ? Toutefois, si cette autre forme de blague est fortement démonstrative d'une incontestable santé morale, il se trouvera que même un simple « touriste » à la Georges Duhamel pourra être appelé à témoigner de la haute valeur moralisatrice de la blague. Dans ce cas, il y aura une mystique de la blague, comme il y a une mystique des affaires, de la cordonnerie et même de la navigation sous-marine.



Jules Lemaître, dans un commentaire inoubliable d'une célèbre pièce de Thomas Gueulette, que je m'excuse d'évoquer ici, déclare que les facéties qui se rapportent au tube digestif sont celles qui plaisent le plus aux jeunes filles vraiment ingénues. Je dois avouer me sentir bien empêché de contrôler cette affirmation. Il demeure vrai, en toute occurrence, que la gauloiserie n'est nullement un indice de perversion, que Rabelais n'était pas un mauvais prêtre, et que Luther n'a pas été excommunié pour avoir écrit *Propos de Table,* qui, d'ailleurs, n'étaient que des propos théologiques.

Chaque pays a sa forme particulière de blague. La France est la reine incontestable des propos de « haulte graisse » et de fin sel. Il y a tant d'humoristes français, depuis le *Roman de Renard* jusqu'au *Soulier de Satin,* et depuis les forfanteries de François Villon et de Pied Blanc jusqu'aux loufoqueries d'Alphonse Allais et de Paul Claudel, que même les quelques Français qui tiennent à passer pour sérieux se souviendront toujours plus volontiers de Fontenoy que de Trafalgar. Quel est le plus grand humoriste français ? Question oiseuse. Il y en a trop et ils sont de trop bonne qualité. Il faudrait le demander à l'un d'eux. Je parie qu'il répondrait que ce fut Brunetière ou Baour-Lormian.

En deuxième position viendrait l'Angleterre. Il y a tant d'humoristes, dont plusieurs parfaitement conscients, en Grande-Bretagne, qu'il est bien difficile d'attribuer à l'un d'eux la palme. J'hésite entre Lawrence, Chesterton et Bernard Shaw ; mais je crois qu'il faut opter pour ce dernier. A la question : « Quel est, à votre avis, le plus grand écrivain de tous les temps ? », il répondit : « Moi-même », et il ajouta : « Au fond, tous les écrivains se pensent le meilleur et ils n'ont pas le courage de le dire. »

L'humour et la blague sont phénomènes plutôt européens et américains. Ni l'Afrique, ni l'Océanie, et ni peut-être l'Asie, pourtant si raffinée dans sa culture, ne brillent par l'esprit moqueur ou caustique.

Je voudrais terminer cette incursion brève dans le champ de la blague internationale par quelques anecdotes parfaitement authentiques, et qui tendraient à prouver qu'au Canada, s'il y a beaucoup de blagueurs et d'humoristes, les humoristes qui s'ignorent peuvent rivaliser avantageusement avec ceux qui se connaissent. Le premier exemple sera tiré de la vie d'un humoriste célèbre dans son temps et qui s'est toujours ignoré. Nous avons eu dans la personne de D.-A. Lafortune une réplique canadienne, et existentielle celle-là, de Joseph Prudhomme. Lafortune a agrémenté sa vie et celle de ses contemporains de bouffonneries sans advertance et de bévues mineures qui me paraissent dépasser en effet celles du héros de Henri Monnier. La plus énorme de ses naïvetés, la plus sublime de ses bourdes est la suivante. C'était au cours d'une campagne électorale ; il se présentait comme candidat libéral. A cette époque, le chef de ce parti était Sir Wilfrid Laurier qui, comme chacun le sait au Canada, était un fort bel homme (ceci est très important pour la suite de l'histoire). Lafortune invite un jour Laurier à venir parler dans sa circonscription électorale. Comme Laurier n'aime pas loger à l'hôtel et que, d'autre part, Lafortune se trouve à l'étroit chez lui, la veille de la conférence, le premier ministre partage le lit de son hôte. Le discours du futur député, le lendemain soir, débuta à peu près en ces termes : « Mesdames, Messieurs, le Premier ministre a toujours été pour moi d'une grande bonté ; mais voilà qu'il est venu combler les faveurs qu'il m'avait faites jusqu'ici. Tel que vous me voyez, j'ai eu l'honneur, hier soir, de coucher avec le Premier ministre... (Longue pause). Quel homme, Mesdames et Messieurs ! »

Parmi ces humoristes qui s'ignorent saluons tout de suite l'ancien maire de Montréal, Médéric Martin. Cet ouvrier, « cigarier » de son métier, ne manquait pas de finesse, à la manière normande ; mais sa bonhomie voulue dépassait parfois les normes de la bienséance. Ne s'est-il pas écrié, un jour, en désignant le Prince de Galles (le duc de Windsor actuel) assis à sa droite, au cours d'un banquet : « J'aime ce jeune homme ! » On lui attribue une multitude de bons mots de ce genre ; on ne prête qu'aux riches. En tout cas, il est demeuré légendaire. La légende elle-même s'est amusée à faire des mots sur lui. La reine de



Roumanie — qu'il avait reçue fort bien, mais non sans gaffer — demeura assez longtemps au Canada. Les malins s'avisèrent de raconter qu'elle aurait dit à son royal époux, à son retour, alors que celui-ci lui demandait la raison de sa longue absence : « Médéric m'a r'tint ! » (On dit volontiers au Canada *m'a r'tint* au lieu de *m'a retenu.*)

Puisque décidément rien ne nous presse, accordons un moment à l'humour inconscient de nos paysans.

Un brave homme de la région de la Gaspésie se mourait. Le médecin était à son chevet. Tout à coup, le bonhomme éprouve un besoin pressant. Il s'écrie à l'adresse de sa femme : « Honorine, le pot ! » La vieille, presque aveugle et à demi-impotente, cherche en vain l'objet... Ce qui fit que le dernier mot du bonhomme fut celui-ci : « Tant pis, j'chierai d' l'aut' bord ! » Ce qui est à la fois un authentique propos de « haulte graisse » et une manifestation lumineuse de sa foi en un Paradis singulièrement anthropomorphique. Un autre mot, d'un paysan canadien, mérite d'être retenu. Le brave homme assistait à un discours politique assez ennuyeux. Tout à coup, l'orateur, après un cri aigu, s'étouffe. On l'entend alors s'écrier, dans un souffle : « Excusez-moi, Mesdames, Messieurs, j'ai un chat dans la gorge ! » (Silence de mort.) Tout à coup, on entend le bon *"habitant"* s'écrier : « T'as un chat dans la gorge, eh ben ! mets un' souris dans tes culottes ; tu vas le voir descendre ! ».

Mais il est temps de passer aux humoristes qui se connaissent. Au premier rang, il faut placer chez nous bon nombre d'ecclésiastiques.

Tout le monde se souvient (?) du Père Lacasse, auteur de *Mines* qui firent la joie de nos pères. C'était d'ailleurs un aussi bon humoriste oral qu'il l'était par écrit. C'est lui qui s'écria devant un monsieur qui faisait par trop état de ses quartiers de noblesse et se déclarait comte : « Moi je suis duc. Oui, monsieur, je suis duc d'Argencourt et je demeure dans l'état de Gênes. »

Après le Père Lacasse, l'abbé Dion de Québec. Ce dernier était le roi des calembouristes. Le cher homme ne pouvait pratiquement pas

parler sans faire un calembour. Souvent, d'ailleurs, ils étaient excellents. Un jour qu'il passait dans la rue, une persienne s'écroule à deux pas de lui. Il a tôt fait de raconter qu'il a failli être victime d'un drame de la *"jalousie"*. Une autre fois, dans une assemblée cléricale, à la suite de l'opération pour la pierre, subie par le cardinal Bégin, il s'écrie : « Encore une belle carrière de brisée ! » Il parle des vaches qui ont *les pis démis* (l'épidémie), des navires de guerre qui ne sauraient tirer juste puisqu'ils sont des navires *de la mire ôtée*. Devant le navire de guerre le *"Bellorophon"*, il s'exclame : « Il a bel air au fond. »

L'abbé Quertier, lui, était surtout un pince-sans-rire. Grand orateur en son temps et curé de la Rivière Ouelle (mon patelin ancestral et celui de plusieurs autres « grands » hommes) il refusait constamment, à cause de je ne sais trop quelle forme de timidité, de prêcher aux religieuses de son couvent. Un jour, pourtant, il se décida, et il paraît que ce fut la seule exhortation qu'il donna aux pauvres sœurs épouvantées par son audace. En effet, il choisit pour texte ces paroles fort authentiques de l'Ecriture : « *Ossa arida audite verbum Domini* », qu'il traduisit ainsi : « Vieilles carcasses, écoutez la parole du Seigneur. »

Quant à l'abbé Dupagne, Sulpicien éminent, c'était le roi des charades à tiroir.

Il ne se contentait pas de répéter les charades des autres, il en créait. Il est en particulier l'auteur de celle-ci : « Mon premier a la pierre ; mon second a la pierre ; mon tout est un boulevard de Paris. » La réponse est Haussmann ; parce que *Hospice du Gros-Caillou* et *manitou*.

Je n'en finirais plus de narrer les hauts faits ès bonne humeur et parfois ès gauloiserie des hommes d'église de notre pays. On dirait en effet qu'une certaine forme de gauloiserie, voire de gaudriole, constitue pour ces saintes personnes un exutoire buccal qui leur évite bien des malentendus.

L'humour canadien s'exprime aussi chez les laïcs. On raconte (toujours une histoire de curé) qu'un ancien Premier ministre de la Pro-



vince de Québec, alors collégien, se heurta un jour, dans un corridor du séminaire de Québec, à Monseigneur Gariépy, professeur éminent de l'époque, mais qui louchait singulièrement. « Regarde donc où tu marches », s'écrie de mauvaise humeur le prélat qui s'entend répondre : « Marche donc où tu regardes ! » Tout ceci demeure du domaine historique.

N'allons pas oublier, parmi les humoristes parfaitement conscients, Panneton et Francœur, les auteurs du livre désopilant qui a pour titre *A la manière de*. Dans la meilleure tradition de Reboux et Muller, on peut lire des parodies fort réussies de nos écrivains et poètes. J'ai encore en mémoire ces vers attribués à M^me^ Blanche Lamontagne-Bauregard, disciple canadien de Lamartine et poète rustico-lyrique :

*La maison que j'habite est de façade altière,*
*Elle est solide encore et mire son derrière*
*Dans l'immobilité d'un étang de cristal.*

Il faut aussi mentionner la parodie du beau livre de Paul Morin, qui s'intitulait *Le Paon d'émail*. On nous présentait des extraits du *Geai de Celluloïd* et l'on soulignait avec un rare bonheur les excès de recherche verbale du poète.

Quelques-uns de ces vers, attribués à Morin, me trottent encore dans la tête. D'abord, le début d'un sonnet :

*Ce vase smaragdin où rutile le saur*
*Au moite embrasement de soleils tricolores*
*Rédivive à mes yeux les festins spectrophores*
*Où s'appesantissait Nabuchodonosor.*

Puis ces vers, où notre tradition de gauloiserie grasse s'implique heureusement

*Et vous, Titicaca, verrai-je l'ellébore*
*Couronner votre azur où flottent les troncs d'or ?*

Enfin, Panneton et Francœur réussirent d'excellents pastiches de nos prosateurs ; ils se dépassèrent dans un discours patriotique attri-

bué à M. Victor Morin. Le livre se termine par la parodie de ce brave abbé Blanchard, qui se faisait assez maladroitement le défenseur du français contre les anglicismes. Il proposait des « traductions » dans le genre de celles-ci : *hockey :* gouret ; *base-ball :* balle au camp ; *tennis :* longue paume, etc. Nos deux humoristes surent tirer à ce sujet un agréable parti de l'expression canadienne *partir sur une peanut,* qui signifie en argot local *partir en grande hâte.* Ils proposèrent pour la remplacer : *s'enfuir sur une arachide,* ou mieux encore : *s'esbigner sur une cacahuette.*

Que dire des bons mots, des blagues canadiennes non écrites qui circulent de bouche à oreille ? Elles sont souvent fort savoureuses.

Sans vouloir écrire un ana, je me permets de citer encore quelques-uns de ces traits typiquement de chez nous, qui sont sur toutes les lèvres et qui ne manquent ni de saveur, ni d'imprévu.

Un brave paysan, parlant de son fils qui avait fait une chute de cheval, disait tout triste : « Ce pauvre Arthur, il s'est cassé la clef du cul (clavicule). Une bonne femme, parlant des différentes formes de la peine de mort, s'écriait en parlant de la pendaison, au Canada, par rapport à l'électrocution aux Etats-Unis : « C'est curieux, au Canada on pend, aux Etats-Unis on *détroud'cute !* ». — « Mon mari a été blessé aux Dardannelles », confiait une autre bonne femme à une amie. Elle s'entendit répondre : « Mon Dieu, que ça doit être douloureux ! »

Comme on vient de le voir, notre pays est un pays si gai, où l'humour fleurit en tant de rameaux vigoureux qu'on en vient en effet à se demander si le génie inventif de nos concitoyens est le seul responsable de tant de joie. N'y aurait-il pas aussi chez nous assez de gens ridicules pour inspirer jusqu'au génie les humoristes ? Je n'oserais affirmer qu'il en fut ainsi. En tout cas, notre bon sens normand, notre gaieté de bon aloi font de nous un peuple singulièrement vigoureux et apte par conséquent à se tenir longtemps à l'écart du plus grand ridicule des temps modernes : la volonté de conquérir le monde.

Ne serait-il pas temps, Mesdames et Messieurs, de songer à tirer à la ligne. Engageons-nous tout doucement sur cette voie ; étant donné



que quelques bâillements significatifs me font comprendre que tout doit avoir une fin, même les conférences.

Nous avons refusé plus haut de considérer les philosophes comme gens qui pourraient nous être utiles dans l'élaboration d'une mystique de la blague. Pourtant, nous ne renonçons pas à une philosophie du rire. Toute mystique — qui est plus ou moins extatique — doit se fonder sur un principe interne. Elle doit être centripète avant d'être centrifuge. Pour creuser davantage le problème, il faut étudier les fondements mêmes du ridicule et non plus les seuls retentissements extérieurs. Une métaphysique est à la base de tout.

Ceci nous amènerait normalement au célèbre problème du rire, si tout n'avait pas été dit à ce sujet depuis que Bergson l'a traité. Payons-nous le luxe de quelques réflexions sans importance pour laisser voir à tout le moins que nous possédons des lumières moyennes sur la question.

La blague provoque le rire, lequel est une suite de courtes expirations en cascades, accompagnées d'un certain gonflement des joues ; le tout provenant de convulsions du diaphragme et s'accompagnant de contractions faciales, d'ordinaire sans grand charme. Le rire provient d'un chatouillement extérieur, si c'est le corps par exemple la plante des pieds, qui est provoqué, ou d'un chatouillement intérieur si c'est l'intelligence que quelque fort contraste vient opportunément chatouiller d'une manière tout immatérielle.

Or, la blague tend à faire naître le rire. Le sourire (qui n'est pas un explosif) ne provient que de la joie. La blague est sans joie et sans illusions, plutôt elle court après une certaine forme de joie appréhendée comme « récompense après une pensée » biscornue.

Le sourire est un acte d'acceptation, le rire est refus. Le blagueur est celui qui, refusant de se conformer, propose son idéal à lui — par hypothèse cet idéal est, au moins temporairement, peu conforme à l'ordinaire — à un spectateur ou auditoire qui réagit en riant d'une accoutumance dont il est peut-être victime, mais dont il saisit momentanément la vanité. Le rire repose donc sur tout un système de conventions dont il

a besoin pour naître et que sa naissance répudie. Chaque fois qu'un homme provoque le rire, c'est toute une forme de conventionnel, voire de civilisation, qui est mise en question dans sa tête. Et le rire, qui répond normalement à l'attente, est un rire destructeur d'ordre. D'où chaque assemblée où l'on rit doit à juste titre être considérée comme séditieuse.

Y aurait-il donc opposition entre l'eutrapélie et la blague ; causes du rire, et le rire lui-même, une fois qu'il est né ? Y a-t-il toujours répression et méchanceté, au moins incohatives, dans le rire, lors même que la blague qui l'a provoqué est sans malice ?

On peut répondre d'abord que le rire qui provient d'un pur chatouillement ne saurait être méchant ; mais pourquoi établir une « différence spécifique » entre ce rire et celui qui provient du chatouillement intellectuel ? Ne soyons pas trop systématiques.

Le rire se déclenche plutôt à la suite de l'inattendu, de la révélation d'un aspect contrasté et soudainement appréhendé comme contrasté qu'en vue de représailles à exercer. Ce n'est que par implication et concomitance, par consécution aussi que le rire tend à corriger les mœurs et qu'il cherche à faire sauter le monde en éclatant. S'esclaffer n'est donc pas toujours volontairement moraliser.

L'homme qui rit d'un contraste est un peu comme le cheval qui fait un écart. Sachons à l'occasion distinguer entre un cheval mauvais et un cheval pris par surprise. Puis, ne croyons pas au rire du chien ; son rictus de béatitude n'est que la condition déplorable d'un être qui a la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Soyons assez lucides pour conclure que, si le rire peut être occasionnellement méchant, il exprime plus de sa nature une certaine satisfaction personnelle dans la joie de la découverte qu'un mépris à l'égard d'autrui.

Pour rire, vraiment, d'un rire formel, pour rire de l'intérieur et non pas des seules mâchoires, il faut tout de même une illation et il faut être raisonnable. Voilà la cause de la moralisation et de la castigation contenues, au moins implicitement, dans tout rire. Le rire est



comme les conférences, il n'est incohérent que pour ceux qui l'entendent.

Le ridicule, cause interne du rire, comme la blague peut en être la cause externe, est fondé sur un rapport de disproportion. Or, les êtres raisonnables seuls peuvent saisir les rapports, comme il appert largement par toute l'histoire des mathématiques.

L'hilarité est un état d'âme où la surprise joue le grand rôle et peut s'accompagner d'une certaine dose de joie. C'est l'hilarité qui ébranle les mâchoires. Certes, il n'y a pas que la blague et l'eutrapélie qui puissent faire rire. Outre les humoristes qui se connaissent ou s'ignorent, les hommes et les bêtes de tout poil et même ces fameux « objets inanimés qui ont une âme » peuvent faire naître le rire sans l'intervention des blagueurs ; mais je persiste à croire que, même dans ces cas où l'homme qui rit est absent, c'est sa présence qui provoque le rire. Celui qui rit seul ne peut s'empêcher de songer aux facéties qu'il ferait ou entendrait face à telle ou telle situation cocasse. Le rire a besoin de l'homme pour exister à l'état formel, puisqu'il est né d'un rapport et que seul l'homme peut concevoir des rapports de ce genre.

Le rire est latent dans le ridicule, il explose sur les lèvres de l'homme ; et veuillez croire que le rire de la lune n'est qu'une fiction poétique.

Vous voilà donc, Mesdames et Messieurs, suffisamment édifiés sur mon compte. Si j'ai jugé bon, dans une époque aussi tragique, de revendiquer à ma manière les droits imprescriptibles du comique et si j'ai préféré traiter à fond un sujet léger que d'effleurer un sujet profond, si, enfin, j'ai pu vous faire oublier quelques instants les soucis du jour et de l'année, veuillez croire que c'est là l'argument le plus fort qu'on puisse apporter en faveur d'une mystique de la blague. A un moment historique où l'évasion ne se pratique guère plus que des cachots et des camps de concentration, l'homme vraiment sérieux doit se réserver au fond de soi-même une cathédrale engloutie du rire et s'esclaffer, à tout le moins dans l'obscurité et pour sa satisfaction personnelle, déchargeant ainsi sa conscience, et se libérant des phantasmes déprimants qui s'em-

parent de tous ses sens au moment le plus catastrophique des Deux Mondes. N'est-ce pas que souvent on s'acharne à rire parce que, décidément, on ne veut point consentir à pleurer ? Si la joie est le but suprême de cette vie, une mystique du rire et du sourire ne se présentent-elles pas parfois comme des moyens providentiels de sauver en effet son âme en ne perdant pas toute flamme spirituelle ? Ainsi soit-il.



# CHAPITRE VI

# DES LETTRES QUÉBECOISES

(Conférence donnée d'abord à Liège,
puis revue et corrigée récemment)

Mesdames, Messieurs,

Etant donné que je suis un peu considéré comme l'enfant terrible des lettres canadiennes, je me permettrai, en guise de précautions oratoires, de commencer cette communication de la manière la plus outrecuidante qui soit, c'est-à-dire en me citant moi-même.

Dans l'un de mes nombreux ouvrages, qui constituent à n'en pas douter la défense et l'illustration de la langue française au Canada, j'ai écrit ce vers mirifique :

« Un peuple adolescent n'est pas mûr pour la prose. »

Pour moi, qui suis un ancien professeur de lettres, et pour vous, qui êtes des approbateurs convaincus, je l'espère, des impératifs catégoriques des historiens des lettres, il est évident que ce vers exprime une forte vérité, à savoir que le lyrisme est l'âge de l'adolescence littéraire.

D'autre part, une étude attentive de nos lettres confirme cette assertion : nous avons d'assez bons poètes ; nous sommes fort pauvres en prosateurs de marque.

Dans un passé assez lointain, vers 1860, nous commençâmes d'attirer sur nous l'attention de la France, grâce à des poètes romantiques de

notre cru, dont Louis Fréchette fut, certes, le plus prestigieux (1). C'était une sorte de sous-Victor Hugo, qui embouchait tour à tour la trompette épique, — parfois le simple trombone, — et la clarinette lyrique. Or, Hugo avait du génie, mais manquait parfois de goût. Fréchette, qui n'avait que du talent, était dépourvu de sens critique. Il a surtout manié des thèmes patriotiques, fort à la mode à cette époque au Canada à la suite de la défaite française et de la conquête britannique. Quant à son lyrisme, il semble dorénavant assez pâle et fort conventionnel.

D'autre part, Fréchette, s'il fut un poète en somme médiocre, et un prosateur assez pauvre au point de vue de la plastique de la langue, demeure un excellent mémorialiste. Je conseille à tous ceux d'entre vous qui veulent se payer une pinte de bon sang de lire ses fameux *Originaux et Détraqués*. Notre barde national, abandonnant pour un instant ses sonorités un peu redondantes, s'est amusé à mettre en lumière les cocasseries d'une époque où naissait, chez nos ancêtres, la grandiloquence, dans une atmosphère de naïveté de bon aloi. Les descendants des « coureurs de bois » n'entrèrent pas sans peine dans la contrainte du savoir.

Au Canada français, comme partout ailleurs, il y a deux sortes d'humoristes : ceux qui se connaissent et ceux qui s'ignorent. Les seconds ne sont pas moins importants que les premiers. Nos premiers humoristes qui s'ignoraient ont donc été chantés par le bon conteur que fut Louis Fréchette. Commençons par un de ses fantoches qui se nommait Georges Lévesque.

A une époque où les Canadiens français apprenaient assez tard l'anglais ou ne l'apprenaient pas du tout, il découvrit un jour l'Angleterre et le continent européen. Il se souvenait en particulier d'être passé sur l'*Arthémise* (*la Tamise*). Surtout, à des gens qui lui disaient que les Anglais n'étaient pas intelligents, il sut donner un jour cette réponse magistrale : « Pas intelligents, les Anglais, eh bien ! j'ai vu à Londres des enfants de treize ans qui parlaient l'anglais comme des grandes per-

(1) Avant lui, et avec plus de lyrisme élégiaque, nous avions eu Octave Crémazie. Il fut un peu notre Vigny ; alors que Fréchette se voulut hugolesque.



sonnes ! Que c'en était, ma foi de gueu ! — il était grand jureur — ridicule ! »

Un autre original, non moins savoureux, décrit par Fréchette, fut Marcel Aubin, le parasite, créateur de rimettes. Ne disait-il pas à sa voisine, M^lle^ Vermette :

« Bonjour, Mam'zelle Vermette
Voulez-vous « m'permette »
De prendre un' allumette ! »

La mésaventure qui lui arriva avec le « père » Boisvert, artisan besogneux et plein d'esprit à la canadienne, est demeurée célèbre. Il se présente chez le bonhomme, tout doucereux et avec force ronds de jambe. Il lui dit :

« Bonjour, père Boisvert,
Pourquoi d'un œil pervers
M' r'garder d' travers ? »

Il fallut alors entendre le bonhomme, vieux travailleur ennemi des pique-assiettes, lui répondre du tac au tac :

« Toé, mon maudit chien vert,
File ou j' te flanque en r'vers
Un' tripotée d' bois vert,
Qu'est pas piquée des vers ! »

Toutefois, le plus curieux et le plus amusant des originaux de Fréchette est bien Chouinard. Ce brave homme, qui ne savait ni lire ni écrire, fut une sorte d'écolier limousin du Canada. Comme l'écolier de Rabelais, en effet, il parlait latin en français ; mais pour des raisons bien spéciales. A cette époque où il n'y avait guère de distractions, dans les gros bourgs qui sont devenus les villes canadiennes d'aujourd'hui, la grand' messe du dimanche était, en même temps que le principal moment de la semaine, la seule distraction importante. A force d'entendre les formules latines de la messe ou des litanies, Chouinard les avait retenues en les déformant. C'est ainsi qu'il disait pour *sedes sapientiae : céleste*

*à quinze pieds,* ou *ces seize sapins sciés ; Mites fac et castos* devenait : *Mitaines faites de castor ; a porta inferi : apporte-moi la ferrée ; et in hora mortis nostrae, amen : la p' tite Laure à Narcisse et la grosse Philomène.* Ses chefs-d'œuvre de traduction demeurent cependant les suivants : *sanctificetur nomen tuum : son p'tit fils Arthur ramène t'y l'homme ? Sicut in coelo et in terra : si tu t' salis salaud, tu t' néteiras.* Enfin, il fallait entendre, au moment du *Confiteor,* le bon Chouinard se frapper la poitrine avec componction et dire, au lieu de *mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa : racule pas, racule pas voyons, Maxime, racule pas !*

Revenons à la poésie. Nos premiers poètes, vraiment valables sur un plan plus vaste, furent ceux qu'on a appelés « de l'Ecole littéraire de Montréal », vers 1900. Le plus important fut Emile Nelligan. Il mourut jeune, à la poésie, à la suite d'une grave affection mentale ; mais son œuvre demeure une belle page de langage poétique, toute empreinte d'un symbolisme subtil et d'un angélisme presque unique dans l'histoire des lettres. Quelques autres poètes de cette époque exprimèrent eux aussi notre ascension vers une poésie moins imbriquée dans les préoccupations d'auto-défense de la culture française au Canada. Ils abordèrent davantage les thèmes universels. Paul Morin marqua cette ère au coin d'un art subtil, élégant et allègre.

De 1935 à 1945, s'enflamma au Canada un nouvel incendie de lyrisme. Je participai moi-même à cette flambée. Je lançai donc quelques fusées, en compagnie de nombreux autres porteurs de lampions ou de phares.

Demeurent à peu près connus des auteurs de ces feux d'artifice, maintenant presque éteints, Alfred Desrochers, Alain Grandbois et votre serviteur. Le premier est un puissant et un rude ; le second un tendre et un inquiet. Quant au troisième, il eut des prétentions à une sorte de poésie cosmique. Vers la même époque, deux poétesses se firent remarquer : Rina Lasnier et Anne Hébert; elles demeurent, toutes deux, assez populaires au Canada. La seconde est, de tous les poètes canadiens, celle qui est le plus estimée à l'heure présente. Espérons que cette élue du temps le sera aussi de l'éternité. J'avoue que je me garderai bien de parler en sa faveur.



J'allais oublier l'œuvre, posthume ou presque, d'un autre poète mort jeune, Saint-Denys Garneau. On est en train, au Canada français, d'en faire une sorte d'Homère. Il s'agit en fait d'un éphèbe maladif et délicat dont quelques pages sont d'une grande sensibilité, mais qui n'accéda jamais, faute de dons suffisants, à la véritable plastique du verbe.

L'école actuelle des jeunes poètes canadiens, qui ont répudié avec fureur ce grand nigaud d'alexandrin et toute forme de prosodie ou de rigueur, m'intéresse moins. Je crains qu'on ne soit en train de tomber dans le « flou mou » dénoncé par Marcel Aymé, dans le *Confort Intellectuel.*

Les noms de Pierre Trottier, un poète plein d'humour, de Gérard Bessette, un valéryen de grande classe, de Sylvain Carneau, mort jeune, méritent d'être mentionnés. Voilà donc un court bilan des principaux artisans de ce que j'appellerais notre poésie valable. Que dire de celle qui ne l'est pas ? Il n'y a peut-être pas au monde de pays où, bon an mal an, se publient davantage de recueils de poèmes qu'au Canada français. Je n'oublie pas pour autant que nous sommes en Belgique (1), un des lieux de l'univers où Pégase chatouille le plus d'hommes et le plus de femmes. Pourtant, Messieurs les Belges, vous demeurez loin derrière nous dans le domaine des titillations poétiques mineures. Sachez, d'autre part, que je n'oublie pas que vous avez produit Verhaeren, Rodenback, Maeterlinck et autres ; alors que nous... N'insistons pas.

Je me permets de vous citer au hasard quelques perles de nos poètes naïfs et de nos ineffables poétesses mineures.

Voici une perle issue d'un mâle.

« Le crâne du penseur est un dôme effrayant. »

Quant à nos poétesses, elles ont, sans s'en douter le moins du monde, des audaces verbales qui eussent fait rougir Rabelais lui-même.

« Je suis le jardin blanc, mal tondu, mal sarclé...
O mon très doux sillon qu'un soc a déchiré...
Cratère affectueux, je demeure entrouvert... »

(1) N'oublions pas que cette causerie a d'abord été prononcée à Liège.

Mais il est temps d'aborder le domaine de la prose .

*La prose*

« O prose, mâle outil et bon aux fortes mains », s'écriait un pamphlétaire du XIX^e^ siècle français. Hélas ! nos mains, si elles sont fortes, se sont jusqu'ici plus illustrées dans le maniement de la pioche et de la hache que dans celui de la prose.

Au XIX^e^ siècle, les premiers textes marquants furent des documents polémiques, des discours politiques. Le premier grand ouvrage, l'*Histoire du Canada,* de Garneau, est demeuré, pour nous, un document de la plus haute importance. A cette époque, d'ailleurs, un bon nombre de conteurs, de mémorialistes, en particulier Philippe Aubert de Gaspé, père et fils, exprimèrent dans une langue assez maigre, mais curieuse, la forte personnalité et les robustes qualités folkloriques de notre milieu d'alors. Cette époque fourmille de contes et de récits naïfs qu'un écrivain de talent devrait un jour reprendre sur le mode majeur.

Depuis le début du XX^e^ siècle, nos historiens, Chapais et Groulx en particulier, ont manifesté de solides qualités de prosateurs. On reproche au premier son excessive indulgence vis-à-vis des Britanniques, au second une certaine hargne contre tout ce qui est anglo-saxon. Un autre historien, Guy Frégault, serait plus objectif, mais peut-être trop didactique.

De bons essayistes, Jules Fournier, Olivar Asselin, Victor Barbeau ont paru. Chez les plus jeunes, Pierre Baillargeon fut un fort bon prosateur, mais eut peu à dire. Paul Toupin est un dramaturge de talent, M^me^ Claire Martin, une bonne romancière. Gérard Bessette et Jean Tétreau sont des écrivains complets. Quant à Jean-Ethier Blais, il est le plus cultivé de nos critiques littéraires, et, récemment, s'adonne avec bonheur à la création. Pourtant, bon nombre des derniers écrivains nommés, considérés comme trop peu "québécois", n'ont aucune audience dans notre pays où le lecteur veut à tout prix se reconnaître dans les textes de ses auteurs. Cette attitude du lecteur canadien et de la critique canadienne en général, qui n'attend de nous que des œuvres d'intérêt local, contribue pour beaucoup à éloigner nos écrivains des thèmes majeurs, des sujets universels. On tient à tout prix à patauger dans les auges du régionalisme.



C'est ainsi que, dans le roman contemporain qui compte plusieurs noms connus, on attribue plus d'importance à l'atmosphère qu'au style ; et que des romanciers et conteurs médiocres dépassent en audience ceux qui ont le souci du « bien écrire ». Chez les plus anciens de mes contemporains, Grignon et Ringuet furent les plus valables. Il faut aussi mentionner des romanciers et conteurs assez récents : M^me^ Gabrielle Roy, Yves Thériault, Roger Lemelin, André Giroux, André Langevin, etc.

Ringuet et Grignon ont manié une bonne langue. Chez la plupart des autres auteurs que je viens de citer, en particulier chez Lemelin, qui n'écrit plus et chez Thériault qui écrit trop, les défauts de l'écriture nuisent aux qualités de l'affabulation.

On tend malheureusement chez nous à s'exprimer dorénavant en québécois plutôt qu'en français moderne. Une sorte de langage populaire s'est créé, qui n'est pas à proprement parler du patois et qui participe de l'argot. C'est ce langage que l'on retrouve trop souvent dans les œuvres de nos romanciers récents. C'est hélas ! ce même langage que l'on entend dans la bouche d'un grand nombre de nos éducateurs et de nos hommes publics. Tout récemment, on a baptisé ce langage le « joual » (de la prononciation fautive de *cheval*) ; et, quelle horreur ! on s'est permis d'écrire quelques romans en cette langue inarticulée. Dans ce domaine, nous avons des excuses historiques et géographiques considérables ; mais nous avons pris la dangereuse habitude de jouer avec le feu de toutes les facilités et des complaisances les plus banales.

Détachés de la France en 1760, décapités de notre élite (rapatriée d'office par le Traité de Paris de 1763), nous nous sommes trouvés un groupe de 75.000 paysans face à l'invasion britannique. Les Anglais ne désiraient pas nous exterminer. Ils voulurent pourtant nous assimiler. Nos écoles avaient été détruites au cours de la guerre de Sept Ans. On nous en offrit de toutes neuves, mais anglaises et protestantes, alors que notre tradition était française et catholique. Nous réagîmes, en bien des cas, en boudant l'école. La seule élite qui nous restait, les curés de campagne, fit renaître peu à peu la vie scolaire, autour des presbytères. Si nous avons maintenant un système scolaire complet en français (pri-

maire, secondaire et supérieur), c'est à nos prêtres que nous le devons. Par malheur, ils n'étaient pas tous fort instruits. Puis, pendant plus de cent ans, nous ne pûmes entrer facilement en contact avec les sources françaises d'outre-mer.

Notre langue s'affadit, demeura vieillotte, le vocabulaire s'appauvrit. Il y eut quelque contamination par l'anglais. Puis il arriva que nous nous résignâmes à un accent étrange, à une prononciation défectueuse. De là à une forte dégénérescence de la langue parlée — sauf chez une très mince élite intellectuelle —, il n'y avait qu'un pas. Nous l'avons franchi. On dit parfois que nous parlons le français comme s'il s'agissait pour nous d'une langue seconde.

La contamination de la langue parlée s'est répercutée plus fortement dans nos écrits en prose que dans nos poèmes ; en particulier parce que la langue poétique utilise moins de termes techniques et que la lecture des poètes français nous fut plus familière que celle des prosateurs. Grands enfants, nous étions attirés par la poésie.

C'est donc le clergé qui nous a assuré la survivance française ; mais c'est un peu lui qui, longtemps, a empêché la vraie vie française de s'épanouir. En effet, il contrôlait absolument tout l'enseignement au Canada français ; et il le contrôlait dans le sens du fixisme, d'un traditionalisme désuet. Or, ces dernières années, nous avons décidé de tout chambarder. O dérision ! on a appelé ça la *révolution tranquille*. A un peuple habitué à des structures théocratiques, dans le domaine de l'éducation en particulier, on a imposé, sans transition, une sorte de système éducatif, à la fois neutre et primaire, imité des *high schools* américains. A l'heure présente, on est en pleine confusion. Une masse de jeunes professeurs, la plupart sans préparation suffisante, sans savoir réel, se rue sur nos vieux collèges classiques. On bouscule les curés affolés. Surtout, on met une main sacrilège sur le seul patrimoine spirituel authentique que nous avions : une forte tradition d'éducation secondaire fondée sur les humanités gréco-latines. Loin de favoriser un renouveau, ces nouvelles écoles où un primarisme béat s'épanouit nous introduisent dans un contexte de reniement vis-à-vis des valeurs spirituelles authentiques, vis-à-vis de la culture générale.



Ce n'est pas cette pseudo-réforme, hâtive et ténébreuse, qui améliorera ni notre niveau culturel, ni notre langage. Nous étions dans l'inquiétude et l'indécision, on vient de nous fourrer dans le pétrin.

Dans ce drame qu'est notre affadissement linguistique et culturel s'insèrent, comme vous le voyez, de nombreux facteurs, en apparence différents mais qui se rejoignent. Nos éducateurs d'hier, pleins de bonne volonté mais relativement peu cultivés, ne se rendaient pas toujours compte — en toute bonne foi, je veux bien le croire — que leur constante et jalouse préoccupation d'empêcher chez nous la pénétration des idées *subversives,* que j'appellerais simplement modernes, rétrécissait singulièrement nos horizons intellectuels. Le manque de curiosité devint de rigueur. L'enseignement de la philosophie en particulier, qui ne sortait guère du rigide cadre scolastique et qui s'effectuait assez souvent dans des manuels écrits en latin, empêchait l'épanouissement linguistique et littéraire. Une vraie recherche dans le domaine des idées, une philosophie plus vivante eussent apporté à la langue vernaculaire un enrichissement verbal dont elle avait le plus grand besoin. Quant à l'enseignement « nouvelle vague », il assène trop souvent les thèses mal assimilées d'un pseudo-marxisme ou d'un existentialisme de seconde zone qui porte, dans les esprits des jeunes, la confusion à son comble. On fabrique en série, sans discernement, de jeunes existentialistes, à partir de jeunes chrétiens issus de parents intégristes. Les professeurs de religion (pardon, de catéchèse !) sont souvent athées. Quant aux professeurs de français, ils ne se préoccupent trop souvent que de promouvoir des œuvres locales où une sorte de misérabilisme intellectuel s'épanouit comme une fleur nauséabonde. Notre détresse spirituelle est telle que l'athée que je suis serait porté à crier « casse-cou » à tous les apprentis sorciers qui se livrent sur l'esprit de notre jeunesse à des expériences désastreuses et incontrôlées. On est passé sans transition de l'intégrisme au nihilisme. Nous voici rendus à la mini-culture ! D'autre part, on prône ou on laisse s'établir une mentalité de parent pauvre vis-à-vis de la France. On accable la Mère Patrie de tous les péchés du monde. Ne sent-on pas confusément qu'on trahit un peu la mission rayonnante qu'on eût pu accomplir ? Ne se cherche-t-on pas des excuses en accusant ?

Je dois à mes origines lointaines, charentaises et vendéennes, une sorte de culte du bon sens, de respect de l'intelligence que me transmirent mes parents et mes grands-parents. Ces gens-là étaient demeurés si authentiquement français qu'ils n'éprouvaient aucune gêne à se laisser appeler Canadiens français... Pour eux, puisque le mot français y était, pourquoi pas le mot canadien ? Tel n'est plus le cas au Québec actuel où on tient à prendre ses distances vis-à-vis de la France elle-même. On s'est affublé peu à peu des oripeaux du parent pauvre assez jaloux de la métropole. Brimés par les Anglo-Saxons, mes concitoyens ont voulu se définir en eux-mêmes. Ils se sentaient maintenus dans une sorte de "réserve", ils choisirent d'habiter un ghetto. Puis les vainqueurs leur serinèrent tellement que la France les avait abandonnés en 1760 qu'ils finirent par le croire. Faisons une fois pour toutes justice de cette hérésie. La France n'a jamais abandonné le Canada et le mot de Voltaire sur les arpents de neige ne vint qu'après, pour sauver la face. La vérité toute crue est la suivante. A une époque où l'Angleterre possédait l'absolue maîtrise des mers, on a tenté, à plusieurs reprises, au cours de la guerre de Sept Ans, de faire passer des flottes françaises en Amérique. Elles ont dû, la plupart du temps, rebrousser chemin.

Puis, il y eut le traité de 1763, par lequel la noblesse, le haut clergé, l'administration étaient rapatriés d'office. Ces gens-là ne tenaient pas à quitter la Nouvelle France. Le traité les y força. Louis XV, vaincu, s'inclina.

Dans la suite, il devint plus difficile à un Canadien d'aller en France qu'à un Américain actuel d'aller rendre visite à Mao.

Nous connûmes l'époque des grammaires enchaînées. Aux Trois-Rivières, où j'ai fait une partie de mes études secondaires, on gardait le souvenir d'une grammaire française — la seule qui existait vers les années 1780 — qui était maintenue par une chaînette sur le bureau de la maîtresse d'école, pour que chacun pût la consulter. C'était la seule grammaire du bourg.

Serait-ce que je suis un descendant de héros ? Cette rage de demeurer français fût-elle du racisme, du nationalisme, du chauvinisme ? Pas du



tout. Ce fut tout simplement, comme partout ailleurs, chez les minorités embêtées ou opprimées, du statisme paysan, du conservatisme de petites gens. On est ce qu'on est. Pourquoi devenir autre chose ? Tant qu'on ne fut que des Français mal supportés, que des Canadiens français méprisés, tout alla à peu près. A partir du jour où nous décidâmes — il y a une dizaine d'années — de devenir des Québécois, tout fut remis en question. La prétention, fille de la juvénilité boutonneuse, commença de s'épanouir. Le Québec actuel n'est pas loin de ressembler à la Russie des temps euphoriques de la révolution. Il est convaincu d'être à la base de toutes les découvertes, à l'avant-garde de toutes les recherches. Il admire en peinture une sorte de *pop art* ou de tachisme agressif, que l'on créa, en plaisantant, en France, dans les années vingt, au temps de Dada. Il est sûr de posséder les meilleures chansonnettes du monde ; musique et paroles, bien entendu. Il attribue une valeur littéraire à des explosions de misérabilisme spirituel consécutives à une réaction contre un cléricalisme castrateur. Il considère comme poètes des adeptes du flou mou ou de l'éloquence revendicatrice. Enfin, il n'est pas loin de vouloir élever au titre du langage un argot local qui est le plus mauvais des argots de toute la diaspora française.

Notre problème actuel est grave. Est-il insoluble ? Hélas ! Je crains qu'il ne le soit. Parmi tant d'autres remèdes qu'on peut proposer, j'émets un vœu : la venue au Canada de nombreux instituteurs et professeurs français, qui enseigneraient aux enfants, dès leur jeune âge, qu'une certaine forme de langage folklorique est indigne d'un intellectuel, qui leur apprendraient non seulement par des exhortations mais par l'exemple, un français réel, dégagé des scories du langage populaire actuel. Et puis, ces voix venues d'ailleurs pourraient peut-être inquiéter la vague d'autosatisfaction qui menace de nous intoxiquer à jamais.

Nous sommes donc bien malades ; et au point de vue linguistique et au point de vue culturel.

La plus grosse catastrophe, pour nous du moins, fut le développement de la radio et de la télévision. La plupart de nos écrivains délaissent désormais le livre, qui coûte beaucoup d'efforts, s'édite difficilement et

ne se vend pas, pour les cachets mirobolants que leur offrent ces deux monstres de l'expression littéraire moderne. On écrit des textes bâclés et bien payés ; mais sans aucune valeur littéraire. La Société des écrivains canadiens est menacée de devenir la société des producteurs d'échos sur les ondes.

Je m'excuse, Mesdames et Messieurs, de vous avoir brossé, parfois d'une manière assez gaie, un tableau en somme fort sombre, mais je crois qu'il était plus sage de vous présenter les choses dans cette perspective. Ne faut-il pas rire avant de mourir ?

Je termine mon exposé par un appel au secours. Il faut que toutes les forces vives de la « diaspora » française comprennent l'importance du lointain Québec, lui pardonnent ses déficiences et lui apportent, sous toutes les formes possibles, une assistance qui peut encore être salvatrice.



# CHAPITRE VII

# LETTRE OUVERTE AUX HOMMES D'ORDRE

Messieurs du juste milieu,

Ayant toujours tenté d'être un homme qui n'avait rien de ces qualités dont vous êtes si fiers et qui caractérisent l'homme-complet, ayant aussi, comme par hasard, quelque peu lu, vu et réfléchi, j'ai le sombre devoir, au moment où je me sens au bord d'une tombe plus noire que celle où l'on repose après sa mort, j'ai le devoir de parler.

De grâce, arrêtez-vous, pendant qu'il en est temps encore. Cessez au plus tôt d'être sages. Sachez que chaque fois que vous escamotez une solution par un compromis vous creusez un peu plus l'abîme où bientôt vous roulerez parmi d'autres détritus qui sont déjà vos frères et qui vous appellent comme la guenille appelle la crasse.

Halte ! Qu'on réfléchisse ! Réfléchir, c'est conquérir. Se conformer, c'est s'éteindre. Vous êtes en train d'éteindre en vous tout élan et de vous priver à jamais de l'auréole même du martyre. Le jour où l'on coupera vos têtes, il se trouvera trop de voix amères pour dire : ce n'est que justice.

Si vous aviez lu l'histoire du monde, vous l'écririez tout autrement. Pensez-vous que ceux que vous endormez par vos discours ne se réveilleront jamais ? Croyez-vous à ce point en la vertu soporifique de l'éloquence ? Trouvez-vous vraiment le peuple si méprisable qu'il n'aura

jamais un sursaut ? Est-ce là tout le respect que vous portez à votre sang ? Méprisez-vous vous-mêmes si vous voulez, plongez-vous dans des maëlstroms d'humilité, avilissez-vous jusqu'à la racine des cheveux, mais de grâce, ayez pitié de vos femmes et de vos enfants ! Pourquoi exposer au viol et au pal des êtres que vos entrailles, malgré vous, affectionnent ?

Hommes d'ordre, êtres à la vue courte, toujours prêts à ployer l'échine et à courber le dos en arc, songez donc aux malheurs qui s'acharnèrent sur vous, sur vous qui avez rendu fatales toutes les révolutions en entretenant ce malentendu : la sainteté de la fortune et du rang.

Posons, si vous le voulez, quelques principes et quelques points d'interrogation.

L'ordre que vous acceptez frileusement ne serait-il pas souvent le désordre organisé ? Qu'est-ce que l'ordre ? Il y a de l'ordre lorsque chaque chose est à sa place. Vous sentez-vous vraiment à votre place quand vous êtes en tête ? Celui qui est à la tête ne doit-il pas marcher de l'avant, précéder et non pas suivre ? Vous êtes des suiveurs, même lorsque vous avez été portés par d'autres hommes d'ordre au tout premier rang. Vous suivez ce qu'on appelle confortablement des traditions ; mais ce ne sont que des malentendus cristallisés.

Vous êtes prisonniers du pouvoir et vous n'osez rien faire de peur de déroger aux désirs de ceux qui vous ont placés là et qui, en hommes d'ordre qu'ils étaient, s'attendaient bien à ce que vous n'innoviez point.

Ne pas innover, voilà l'essentiel de l'ordre bourgeois. Toute innovation semble témérité, et elle l'est en effet pour qui n'ayant point réfléchi ne saurait s'adapter et dont toute l'expérience consiste à récapituler.

Traditions, expérience, deux des mots les plus prostitués, deux symboles de mort aux époques de révision des valeurs. Ce qu'il est tragique le sort de celui qui n'a que de l'expérience et le culte de la tradition formelle ! Il ne se rend compte de sa déchéance que lorsqu'il est tombé, et alors il accuse ceux qui ont souffert, et vaincu avec aigreur, de n'être que des méchants.



Sans doute, tous les sabordeurs ne sont pas bons ; mais combien auraient pu être bons si l'ordre n'était venu si souvent se mettre en travers de la vertu !

Combien mourront d'avoir trop dit : « Puisque cela est inaccessible, gardons au moins ceci. » « Sauvons à tout prix les écuries puisqu'il nous faut donner la maison. » On oublie trop que l'homme est un animal dit raisonnable.

Concéder, n'est-ce pas réserver l'avenir, sauver l'essentiel ? Nos concessions ne portent que sur l'accessoire ! — Lorsque tout ce qu'on nomme accessoire a été concédé, il ne reste plus rien du tout.

Lorsque dans un pays ou dans un groupe on ne garde plus que le droit au cadre, n'est-ce pas que le tableau manque d'intérêt ?

Quand la franchise a été remplacée par l'hypocrisie-devoir et qu'on doit mentir pour sauvegarder la survivance de l'ordre, n'est-ce pas que l'ordre chancelle ? Mieux vaudrait qu'il s'écroule tout de suite, pendant qu'il en est temps encore et que ceux qui souffrent n'ont pas appris la haine.

A quoi bon écrire ces propos ? Depuis que le monde est monde l'humanité se meurt de vieillesse. Presque tous les hommes ont un moment de jeunesse, entre quinze et vingt ans. Puis ils se conforment et passent le reste de leur vie à renier les quelques gestes désintéressés que l'âge, ou une atmosphère propice, leur a arrachés. « Maintenant que j'ai de l'expérience », disent-ils.

Ceci est un plaidoyer pour l'inquiétude. Pourquoi commence-t-on à se croire infaillible — oh ! très modestement — le jour où on a cessé de réfléchir ? On croit posséder des principes construits sur le sang-froid et la réflexion et on agit par sentimentalisme refoulé. On appelle sens de la mesure l'habitude des retraites stratégiques et des capitulations avec conditions. Tout comme si les traités de paix étaient respectés par les vainqueurs.

On est fixé. On a ses idées faites. On croit se les être faites. Sans qu'on s'en rende compte, ce sont des idées apprises. Et on veut que le

monde obéisse à sa propre logique interne. Mais, c'est la négation même de la vie. La vie est souple, elle évolue sans cesse. Les hommes fixés sont des morts qu'on a oublié d'ensevelir. La masse humaine est vile. Elle ne veut rien apprendre. Elle veut jouir bêtement comme une chienne jouit quand un chien la couvre.

Quand on cause avec vous, gens mûrs, et qu'on n'est pas encore mûr soi-même, tout en tremblant de le devenir, on est porté à croire d'abord que vous comprenez tout. En effet, vous avez l'air intelligent. Vous faites « oui » de la tête à tous les débuts de phrases. Puis, vous vous ressaisissez peu à peu, et, d'une voix lente et sûre, vous indiquez le vice de l'argumentation. Vous ne manquez pas de dire que, vous aussi, vous avez été jeunes et que ces idées vous sont venues en tête. Vous avez tellement l'habitude de cette phrase que, pour peu qu'on cause avec vous souvent, on a l'impression que vous avez passé de longues années uniquement à ruminer les idées saugrenues qui pourraient survenir à tous les genres de têtes malades.

Cette lenteur à riposter et ces « oui » « oui » du début font penser au bégaiement du père Grandet. Ils embrouillent et désarçonnent l'adversaire non averti. Vous êtes forts et malins sans vous en douter. La peur de voir, de comprendre et de penser s'est tellement emparée de vous que les statistiques elles-mêmes — ces approximations fallacieuses faites à votre mesure — ne vous ébranlent pas. Elles le devraient pourtant. Ne sont-elles pas par essence la fixation du fait ?

Dieu le Père en personne vous apparaîtrait pour vous affirmer que telle forme de gouvernement est archi-corrompue, que tel « grand » homme est gangrené jusqu'à l'hypophyse que vous vous signeriez de frayeur, croyant avoir affaire à Béelzébuth.

Le mal est que vous vous êtes emparés avidement de tous les proverbes qui dispensent de penser et que vous avez appris par cœur toutes les généralisations commodes. A tel point que vous êtes incapables de vous libérer un instant de la tunique de Nessus de vos préjugés. Vous avez adopté toute une dogmatique de l'évidence confortable, si intran-



sigeante et si vaste qu'elle a réponse à tout. Cette réponse est un refus de penser, une fin de non-recevoir.

Au fond, vous êtes des timorés, des scrupuleux. Votre conscience malade et votre subconscient — combien ravagé, le pauvre ! — conspirent sans cesse en vous contre le moindre rayon de lumière. Il y a aussi de la paresse dans votre attitude. Vous ne voulez pas réviser. Cela pourrait causer trop de remue-ménage dans les casiers de votre cerveau à compartiments étanches.

Que vous soyez croyants en la religion blanche ou en la religion rouge, vous vous rejoignez par le dogmatisme. On peut dire bien des choses de vous, mais pas que vous êtes libres penseurs. La liberté, voilà l'ennemi. Et pourtant il vous arrive de défendre la démocratie. Vous êtes même ses plus ardents défenseurs. Ici l'analyste s'affaisse, accablé ; mais il se redresse aussitôt : il a compris. Ce n'est pas la démocratie que vous défendez : c'est le *statu quo*.

Vous êtes des hommes d'ordre, ai-je dit ; mais il ne faudrait qu'un gramme de plus de peur dans votre cervelet pour que vous devinssiez des hommes de désordre. Votre conditionnement particulier, c'est la peur. Le jour où vous avez peur des idées ou des mouvements qui, la veille, vous forçaient à vous voiler la face, vous adoptez immédiatement l'attitude qu'il faut bien prendre. Et l'on vous entend avec stupeur, quinze jours après ce qu'on appelle *révolutions* que vous aviez à jamais jugées impossibles, l'on vous entend avec stupeur vous écrier : « Je vous l'avais bien dit. » Or, c'est le contraire que vous aviez toujours prétendu.

La souplesse de votre échine laisse loin derrière elle le plus serpentin des crotales.

Rien ne résiste en ce monde à la mauvaise qualité de l'humanité. Vous n'êtes, mes amis, que des victimes, plus lamentables que les autres, du péché originel... Ce vaste symbole, aujourd'hui périmé, est votre définition et votre refuge.

Bourgeois pansus, ânes déplorables, vous n'êtes pas plus aberrants que les Maoïstes boutonneux qui veulent vous apprendre à vivre et qui finiront par vivre comme vous vivez. Il n'est qu'une vérité : la mauvaise qualité de l'humanité moyenne.

## CONCLUSION

Ce langage que je viens de parler, en écrivain, je l'espère, n'est pas le langage admis. Il est plutôt le langage vomi. L'aphorisme : « Toute vérité n'est pas bonne à dire » a vite été traduit par : « Il n'est pas bon de dire la vérité. » Pour ma part, je n'épargnerai à personne ni à moi-même ce que je crois ma vérité. La voie d'agrandissement de la personne, son espoir d'une montée vers elle-même réside dans son respect pour la Parole, dans l'effort qu'elle doit faire pour atteindre à une plénitude d'expression. A cet effet, il convient de renoncer à tous les honneurs (langage le plus souvent faux), à toutes les prudences, pour crier à la face du monde le *Mané Thécel Pharès* qui nous libérera de l'anti-culture et de l'anti-pensée que l'âge des robots cherche à imposer à une humanité de plus en plus démentielle parce que de plus en plus éprise de facilité primariste. Qu'on retourne aux cavernes, lieu du silence essentiel, ou qu'on ait le courage de proférer le Verbe ! Quant à ce qu'on appelle le « Monde », je fais comme Rabelais : je le conchie !



## APPENDICE I

Les recherches dans le domaine du verbe, ou curieux ou nouveau, ne sont pas qu'amphigouris et galimatias, elles sont aussi "questes" authentiques d'expressivité. Qu'on utilise des phonèmes étranges, pour leur étrangeté même, qu'on aille même jusqu'aux frontières d'un certain lettrisme qui demeure porteur de quintessence poétique, je n'y vois aucun inconvénient. Je n'en veux pour preuve que cet excellent poème d'un jeune écrivain suisse que je cite avec plaisir. Il y a là plus que du byzantinisme verbal. On trouve chez Daniel Cousin un remarquable sens de l'expression qui sait utiliser allitérations, contrastes musicaux du verbe au verbe. L'impact de certains poèmes de ce moderne Rhétoriqueur rejoint exactement la grande tradition du XVI[e] siècle, dans une nouveauté du meilleur aloi.

Voilà un exemple que je me permets de présenter à nos "pondeurs" de poésiquette à base de flou mou !

*Le mythe de l'i grec*

Comme le disait Buffon
dans son discours de réception à l'Académie Française :

« Le style, c'est l'homme même. »

En ce triptyque qu'une lyre sibylline
royale pythie de péristyle
hyperbolise en un hymne hiéroglyphique
essayons de symboliser le mythe
que les rythmes de cette stylistique synchronisent
mais fuyons Cybèle la phrygienne
la mystagogue impitoyable mystérieuse et si belle
ses corybantes leurs syrinx et leurs cymbales
qui foudroya Atys d'une psychose
dans un paysage de cyprès de sycomores
trois nymphes croient essuyer un cygne

parmi les cyclamens les myrtes le myosotis
mais un sylvain cynique va les ennuyer
satyre aux yeux de lynx
tyran hypocrite et déloyal
il les effraye en agitant bruyamment le tyhm
mythe de cyclopes joyeux
cycle de nyctalopes mystérieux
si Phyllis placé symétriquement à syphilis
croyait à l'origine des homonymes
si pour Sisyphe quel mytacisme il y a six ifs
voyons par ces homonymies synoptiques
un des mystères de la typologie psychanalytique
l'analyse syntaxique du style
d'un style concis comme un coup de stylet
conçu comme une synchyse systématique
symbolique hybride et synthétique

Daniel COUSIN.

## APPENDICE II

C'est dans le langage que s'affirme le plus le conditionnement humain. Il y a belle lurette que je ne crois plus à ce qu'on appelle liberté. Quand un être humain s'affirme par le langage, il ne s'auto-détermine nullement, il révèle tout simplement ce qui git dans son instinct profond. Si le timoré a peur des mots, ce n'est pas qu'il a choisi de les craindre, c'est que son automatisme particulier ne lui permet pas de proférer un verbe riche ou agressif. Le timoré est un muet. Rien ne peut davantage libérer de l'épouvante que l'expressivité. Qu'on se réfère à la psychanalyse !

## APPENDICE III

### POURQUOI DISCOURS AUX SOURDS ?

Notre abbé Lambert, d'inénarrable mémoire, écrivait au début d'un de ses recueils de discours et conférences : « On trouvera qu'à mon



âge j'ai relativement peu parlé ; la raison en est qu'on ne m'a pas souvent invité à prendre la parole. »

Si donc on ne trouve que trois discours — tous adressés aux sourds — dans ce petit livre, c'est que moi aussi on m'a peu demandé de parler, du moins au Québec.

D'autre part, j'attache si peu d'importance à la parole parlée que je n'ai eu le courage d'écrire que quelques-unes des innombrables conférences que j'ai données de par le monde ; la plupart de ma propre initiative. La postérité n'y perd sûrement rien. Quant à moi, j'ai la certitude que seuls les textes véritablement écrits valent la peine d'être lus. Tout effort d'anti-écriture est mort-né.

## APPENDICE IV

Les lettres de l'alphabet romain qu'on utilise dans une langue sont fort caractéristiques de la musicalité ou de la rudesse de cette langue.

Ainsi, dans les langues vivantes actuelles, il n'y a guère que le français et l'italien qui négligent le *K*, le *W*, le *X* et le *Z*. Le *G*, le *Q* y sont aussi relativement rares.

Ces lettres barbares se retrouvent presque en majorité dans les idiomes des peuples aux consonances rudes et à la pensée souvent parcimonieuse. La pensée, pour être fluide comme l'Esprit, a besoin d'une certaine liquidité et d'une forte dose de musicalité. Malgré sa masse imposante, et sa force herculéenne, la philosophie allemande elle-même n'est pas exempte du danger de confusion qui provient d'une absence de limpidité.

## APPENDICE V

Une grande partie de cet ouvrage a été écrit avant la retraite du général de Gaulle ; c'est pourquoi certaines prises de position peuvent paraître démodées. Je ne retire rien de ce que j'ai affirmé à ce sujet

et j'admets volontiers qu'un homme démesuré ne peut être apprécié longtemps par le "troupeau". Quant à la soi-disant vieillesse de de Gaulle, je me permettrai de faire remarquer que ceux qui naissent jeunes le demeurent toujours. Aux grands hommes, souvent encombrants, le vulgaire finit toujours par préférer des êtres d'une médiocrité rassurante.



APPENDICE VI

# L'ASSASSIN

Comédie en 2 actes
et 4 tableaux

*A mon ami Camille Souyris,*
*agrégé de grammaire.*

# L'ASSASSIN

Comédie en deux actes et quatre tableaux
Se passe à Paris ou à Montréal en 1969

(Note pour le metteur en scène : Arrangez tout cela à votre goût. Je ne donne que les indications essentielles.)

## PERSONNAGES

LUI. — Etrange.
ELLE. — Fofolle, mais gentille.
LE JUGE. — Abasourdi.
LE PRÉSIDENT DU JURY. — Normal.
DES FIGURANTS. — Banals.
LE BEAU-PÈRE. — Terne.
LA BELLE-MÈRE. — Sosotte.
L'AMI. — Pas mal.
LA FEMME DE L'AMI. — Mieux.

## ACTE PREMIER

### AU TRIBUNAL

SCÈNE UNIQUE

LUI. — Oui, Monsieur le juge, je l'ai un peu « tuée ». Que voulez-vous ? Elle me disait sans cesse que j'avais une tête à porter des cornes. Un jour, je me suis pris... pour un taureau, et je l'ai encornée.

LE JUGE. — Avec un couteau. Vous ne vous repentez pas ?

LUI. — Non, Monsieur le juge.

LE JUGE. — Vous êtes un monstre !

LUI. — Vous voulez dire que je suis un saint.

LE JUGE. — Vous êtes ?...

LUI. — Un saint, Monsieur le juge.

LE JUGE. — Comment ? Vous avez tenté de tuer votre femme et vous vous prétendez un saint !

LUI. — La sainteté, dans mon cas, ce fut une longue patience, trois mois de patience. Puis, un besoin de justice. Voilà deux solides vertus.

LE JUGE. — Qu'on fasse comparaître Madame.

ELLE. — Monsieur le juge (*ton engageant*).

LUI. — Vous voyez, Monsieur le juge, comment elle est ! C'est une vraie garce. Elle vous fait la cour, à vous aussi.

LE JUGE. — Monsieur !

ELLE. — Jules !

LUI. — Il n'y a pas de Jules qui tienne ! Tu fais de l'œil au juge, espèce de salope !

ELLE. — Monsieur le juge, il faut lui pardonner ! Il est malade.

LE JUGE. — Madame, le rapport du psychiatre est formel, votre mari est normal...

LUI. — C'est ça ! Je suis un mari normal. Elle, elle est l'épouse normale. Ça se termine toujours par un assassinat.

ELLE. — ... manqué...

LUI. — Quand je pense à cette vertu de patience que j'ai pratiquée pendant trois mois. J'étais devenu un vrai saint. Sans doute, j'ai eu ce qu'on appelle un moment d'oubli. Ce fut d'ailleurs une sorte d'acte gratuit ; mais je persiste à croire que l'absurde, c'est qu'elle continue de vivre ; le normal, c'est qu'elle meure. Sa mort me sauvait de moi-même, me sanctifiait quoi ! La mienne me purifiera.

ELLE. — Ce n'est pas un psychiatre qu'il eût fallu consulter, c'est un psychanalyste.

LUI. — Freud et Jean-Paul Sartre, voilà ses dieux !



LE JUGE. — Je vous trouve un peu trop... existentialistes... tous les deux.

LUI. — Vous n'êtes pas sérieux... ni l'un ni l'autre...

LE JUGE. — Monsieur, vous aggravez votre cas.

LUI. — Je m'en f... de mon cas. Je vous supplie de me condamner à la peine de mort. J'en ai marre...

ELLE. — Il exagère ! Au fond, il est tout ce qu'il y a de plus mignon. Depuis qu'il m'a donné ce coup de couteau, je me suis mise à l'aimer.

LUI. — A m'aimer ? Toi ? Tu en es bien incapable !

ELLE (*au juge*). — Conservez-moi, je vous en prie, Monsieur le juge, mon aimable petit mari !

LE JUGE. — Vous tenez vraiment à ce que je vous le rende !

ELLE. — J'y tiens beaucoup.

LE JUGE. — Mais s'il vous « assassine » de nouveau ?

ELLE. — J'adore qu'on m'assassine !

LE JUGE. — Allons, mes enfants ! Vous m'affolez ! Vous êtes vraiment un ménage moderne !

LUI. — Je me sens très ancien régime. Il y a peu de saints modernes, n'est-ce pas ? Moi, je suis un saint à l'ancienne mode.

ELLE. — Il aime beaucoup le passé.

LE JUGE. — Mais, enfin, il a voulu vous assassiner ! Ce coup de couteau ?

ELLE. — On a beaucoup exagéré... ce geste.

LUI. — Je ne t'ai pas donné de coup de couteau, moi ?

ELLE. — Mais non, mon chéri ! Nous avons joué aux couteaux. Tu as lancé des couteaux dans le mur, pour jouer. Par malheur, un coup s'est égaré dans ma direction. Il s'est fiché dans le poumon, mais je suis guérie.

LUI (*affolé*). — Tu es vraiment guérie ?

ELLE. — Mais oui, mon chou, complètement !

LUI. — Quelle catastrophe !

ELLE. — Comme tu es mignon !

LUI. — J'avais mis tant de ferveur dans mon acte.

ELLE. — Vous voyez bien : c'est un saint... à sa manière.

LUI. — Un justicier n'est-ce pas un saint ? On en a canonisé des tas comme moi au Moyen Age.

ELLE. — Ah ! que je l'admire !

LUI. — Elle est complètement folle !

LE JUGE. — Oui ou non, avez-vous tenté de tuer votre femme ?

LUI. — Monsieur le juge, oui, je vous le jure !

ELLE. — Monsieur le juge, non, je vous le jure !

LUI. — J'aurais dû me méfier. Avec son esprit de contradiction, elle niera tout. Je ne m'en débarrasserai jamais.

ELLE (*au juge*). — Si vous saviez comme il m'aimait. Il ne cessait pas de me cajoler.

LUI. — Au début, peut-être.

ELLE. — Vous voyez, il l'admet.

LE JUGE. — Il ne l'admet... qu'au début.

ELLE. — C'est par timidité. Au fond, il m'a toujours cajolée beaucoup.

LUI. — C'est un comble ! Quand je te battais comme du plâtre !

ELLE. — C'était par jeu.

LUI. — Oh !

LE JUGE. — Mais enfin, Madame, vous sortez de l'hôpital. Votre vie a été en danger, à cause de cet homme, de ce monstre, de ce sadique...

LUI. — Monsieur le juge, je vous en prie, soyez poli ! Je ne suis qu'un tout petit saint.

LE JUGE. — Monsieur !

ELLE. — Je vous en supplie, Monsieur le juge, ne lui en voulez pas. Il est porté à exagérer.

LE JUGE. — Mais enfin, les coups de couteau...

ELLE. — Pure exagération de sa part ! Excès d'amour !

LUI. — De haine !

ELLE. — L'amour et la haine, Monsieur le juge, vous le savez bien, c'est la même chose !

LE JUGE. — D'accord. Mais...

LUI. — Qu'on me guillotine au plus tôt et qu'on n'en parle plus !

ELLE. — Je ne veux pas qu'on te guillotine ! Ce coup de



couteau dans le sein m'a ouvert le cœur. J'ai compris que je t'aimais. Avant, je ne te croyais pas un fort. Je ne savais pas que tu étais un homme. Mais depuis le coup de couteau, tu as grandi en moi. Je te veux !

LUI. — Moi, je ne veux plus de toi !

LE JUGE. — Vous voyez, Madame, il ne se reprend pas. Il est incorrigible. Il vous « tuera » de nouveau.

LUI. — Si vous me rendez la liberté un instant, je tue tout le monde : elle, vous, les jurés, les flics, tout le monde, vous m'entendez ! Je me sens une âme d'assassin total, endurci. J'ai tellement, à cause d'elle, cessé de croire au monde, à la vie, à la joie que, — c'est là ma sainteté —, je renonce à vivre... mais pas à tuer si on me libère.

ELLE. — Vous savez, Monsieur le juge, il ne faut pas attacher d'importance à ce qu'il dit. Il a toujours été porté sur l'éloquence. D'ailleurs, c'est pour cela qu'il m'a impressionnée... au début... Si je l'aime maintenant, c'est que je le sens fort ! C'est un intellectuel, vous savez !

LE JUGE. — Du diable, si je comprends ces gens-là !

LUI. — Monsieur le juge, au nom de la morale, au nom de la paix due à mes cendres, je vous supplie de ne pas faire durer indéfiniment mon supplice. Qu'on me « raccourcisse » au plus tôt et qu'on n'en parle plus !

ELLE. — Si on te fait ça, je me tuerai !

LUI. — Tant mieux !

LE JUGE. — Mais enfin, Madame, je ne vous comprends pas. Vous dites à un moment que votre mari ne voulait pas vous blesser, que c'était un accident. D'autre part, vous m'avouez que vous l'admirez maintenant, parce qu'il s'est montré un dur, qu'il a voulu vous tuer... quoi ! Qu'avez-vous à dire ?

ELLE. — C'est à la fois un accident et un vouloir chez lui... mais son vouloir n'était que subconscient. Je n'étais pas une bonne épouse... pour son subconscient. Dans son conscient, il m'aimait beaucoup.

LUI. — Encore de la psychanalyse !... Je vois ça d'ici : la théorie de l'acte manqué...

ELLE. — Exactement !

LUI. — Le seul acte manqué qu'il y a dans tout cela, c'est que je l'ai bêtement ratée. Je voulais la tuer, moi, l'anéantir, et qu'on n'en parle plus.

ELLE (*doucement*). — Monsieur le juge, n'est-ce pas qu'il est mignon ? Il a toujours beaucoup exagéré. Il adore exagérer. Il a le culte du mot rare, imprévisible. C'est pourquoi il m'a toujours plu. Autrefois, il me plaisait tout juste assez ; maintenant, je l'adore...

LE JUGE. — Mais enfin, Madame, vous ne m'avez point clairement répondu. L'aimez-vous parce qu'il est devenu pour vous un dur et qu'il a voulu vous tuer ?

ELLE. — Je l'aime parce qu'il a toujours été un dur et qu'un jour, inconsciemment, parce que je n'étais pas une épouse à son gré, il a eu un geste maladroit, inconscient, mais vrai...

LE JUGE. — Je n'y comprends rien.

LUI. — Moi non plus, Monsieur le juge. Mais revenons-en à la sainteté. Je vous disais que j'étais un saint ; par conséquent, il faut me traiter comme un saint : il faut m'écarteler.

LE JUGE. — Je ne vois pas comment vous pouvez prétendre à la sainteté. Ce que vous appelez sainteté est pour le moins étonnant.

LUI. — Monsieur le juge, j'ai supporté cette femme pendant des mois, trois exactement. Elle n'a jamais raté une occasion de me casser les pieds. Je crois même qu'elle m'a fait cocu...

ELLE. — Si peu, chéri...

LUI. — Enfin, cocu ou pas, je devenais fou de ses caprices.

ELLE. — Je croyais que tu aimais ça. Quand tu étais de bonne humeur, tu m'appelais : « mon petit oiseau de paradis ».

LUI. — C'est surtout ta tête d'oiseau qui me cassait les pieds.

ELLE. — Monsieur le juge, voyez son à-propos : une tête qui casse des pieds. Il a toujours eu beaucoup d'esprit. C'est un agrégé de grammaire. Il a le sens du mot.

LE JUGE. — Je crois que vous êtes vraiment faits l'un pour l'autre. (*A mi-voix*) Ils sont aussi fous l'un que l'autre !

LUI. — Monsieur le juge, soyez correct ! Vous avez le droit de m'envoyer au gibet, à la potence, à la guillotine, à la chaise électrique, et où vous voudrez, selon les pays, vous n'avez pas le droit de me



traiter de fou. Les psychiatres m'ont déclaré sain d'esprit. Vous êtes obligé de tenir compte de leur avis.

ELLE. — Les psychiatres n'y connaissent rien. Il est un peu malade, mais je le guérirai à force de tendresse.

LE JUGE. — Bon ! Où en étions-nous ?

LUI. — A la sainteté à laquelle je prétends. J'ai, d'abord, voulu débarrasser le monde d'une mégère insupportable, ma femme...

ELLE. — Ce qu'il est marrant ! N'est-ce pas, Monsieur le juge ?

LUI. — Disons que ma sainteté est... surréaliste. Je veux le bien, moi. Or, cette femme ne sait que faire le mal. Je voulais la tuer et disparaître.

LE JUGE. — Oh !

LUI. — Puis, je voudrais qu'on fasse de moi un exemple. Je voudrais devenir le saint patron des maris, je voudrais qu'on me zigouille comme meurtrier, non passionnel. Sachez, Monsieur le juge, que j'ai prémédité l'acte hautement moral par lequel j'ai tenté de supprimer Madame. J'ai aiguisé le couteau...

ELLE. — Ah ! Ah ! Il a aiguisé le couteau. Pauvre chéri, c'est toujours lui qui les aiguisait... maintenant, ce sera moi.

LUI. — Ça va être du propre. (*Au juge*) Monsieur le juge, je vous en supplie, condamnez-moi au plus tôt à la peine de mort ! Ce sera exécuté (n'est-ce pas ?) par un spécialiste ? Si vous me remettez à elle, elle me charcutera un jour. Je suis un saint, soit, mais un saint de petite envergure. Je ne pourrais tolérer, par exemple, qu'on me dépèce en morceaux. Or, elle le fera. Toute cette douceur qui s'épanouit en elle comme une gerbe de chardons, c'est son désir de vengeance. Elle veut m'avoir au tournant. Si vous me libérez, une nuit, je me réveillerai ligoté, elle aura une bougie pour me brûler la plante des pieds, elle me transformera en pelote d'épingles... Enfin, que sais-je ? D'ailleurs, rien de tout cela n'aura lieu. Je la tuerai le jour même de ma libération.

LE JUGE. — Voilà ce que vous ferez, si je vous libère ?

LUI. — Je la tuerai dès que je pourrai me procurer un couteau. Je n'aime pas le pistolet : ça fait du bruit. Le poison est cher et peu sûr. J'aime le couteau, ça fait des trous ronds. J'avais un ancêtre

qui travaillait aux abattoirs. Il aimait beaucoup son métier. Donc, je sortirais de prison, disons vers dix heures, j'irais tout droit m'acheter un bon couteau, je rentrerais chez moi... chez elle... vers onze heures, je la tuerais sur-le-champ, et, cette fois, pour de bon. Puis, je viendrais me constituer prisonnier. Je ne veux à aucun prix éviter la mort. Si vous me faites raccourcir, comme j'ai des ennemis, l'un ou l'autre d'entre eux finira peut-être par rencontrer cette femme... qui fut la mienne. Je serai vengé.

LE JUGE. — Pour un homme qui a des prétentions à la sainteté, ce n'est pas beau.

LUI. — En effet, Monsieur le juge, je m'excuse de cette mauvaise pensée. Je m'en humilie devant les puissances cosmiques. Ce ne fut que la tentation d'un moment. Disons plutôt que j'espère que plus personne ne voudra d'elle. Tout ira mieux !

LE JUGE. — Vous êtes peu charitable pour un saint.

LUI. — Je ne suis, je vous le répète, qu'un tout petit saint, d'ailleurs laïque. Je suis un peu, oh un tout petit peu, comme saint Antoine. Comme lui, je suis rempli de tentations. J'avoue manquer d'une certaine forme de mansuétude envers cette dame ; je m'en excuse. En tout cas, je vous promets qu'au moment de mourir, je n'aurai plus de hargne contre personne. Mais qu'on me tue au plus tôt !... Je mourrai guéri de la vie.

ELLE. — Il est si spirituellement paradoxal, vous ne trouvez pas, Monsieur le juge ?

LUI. — C'est ça, fais du plat au juge ! Pour tes beaux yeux, il est capable de me relâcher. Mais crois-moi, tu ne perds rien pour attendre !

LE JUGE. — Vous voyez, Madame, il est incorrigible. Mon devoir est de vous protéger contre lui. Je vais demander la détention à perpétuité.

ELLE. — Oh ! Non ! Le pauvre chéri va tellement s'ennuyer.

LUI. — Je veux la mort ou rien.

ELLE (*minaudant*). — Monsieur le juge ! ne l'écoutez pas.

LE JUGE. — Chère Madame, vos sentiments de pardon, de générosité, vous honorent, mais cet homme est dangereux...



ELLE (*riant*). — Ah ! Ah ! Ah ! Dangereux, lui ! Il est doux comme un agneau.

LE JUGE. — Doux... avec un couteau en main.

ELLE. — Il n'en fera plus d'abus, je vous le jure.

LUI. — Non. J'en ferai simplement usage.

LE JUGE (*à elle*). — Vous voyez !

ELLE. — Il en fera usage pour découper les gigots, n'est-ce pas, chéri ?

LE JUGE (*aux jurés*). — Vous voyez, Messieurs les jurés, comme ils sont ! Ce sera à vous de juger, moi, je m'en lave les mains.

LUI. — Avec les jurés, je suis foutu. Je rate ma mort. (*Aux jurés*) Tas d'idiots, de concierges endimanchés, de commerçants véreux, race de couillons, trop bêtes pour trucider vos femmes insupportables, j'espère que vous allez me condamner à mort !

LE JUGE (*aux jurés*). — Il a un langage un peu vert pour un saint, mais, il l'avoue lui-même, il n'est qu'un petit saint. Il débute dans la carrière.

LUI. — Je suis un saint intermittent. Je l'ai été pendant trois mois à supporter cette femme. J'ai cessé de l'être, je l'admets, le jour où je l'ai presque assassinée ; maintenant, je le suis redevenu... puisque je veux expier. Pour conquérir mon expiation, ne dois-je pas provoquer mes juges ? Je veux mourir martyr du mariage.

LE JUGE. — Mais enfin, si on vous... libérait, vous pourriez toujours... divorcer.

LUI. — Divorcer, moi ? Est-ce qu'un saint divorce ? Je serais plutôt enclin à supporter mon martyre auprès d'elle. Mais à cela non plus je ne puis me résigner. Si l'on me libère, je la « retue ». Cette fois-ci, qu'on me fasse confiance ; je ne la raterai pas. J'ai beaucoup étudié en prison l'art de manier le couteau.

LE JUGE (*aux jurés*). — Messieurs les jurés, vous voilà en présence d'un cas unique, compliqué. Il semble y avoir eu tentative de meurtre, si du moins on en croit l'accusé. D'autre part, la victime prétend que ce fut un pur accident et que la responsabilité est imputable au subconscient de son mari. Il me semble difficile de condamner quelqu'un sur son subconscient. Si des avocats avaient plaidé pour les

parties en présence, ils vous eussent peut-être présenté les choses sous un jour différent. En tout cas, c'est à vous de juger au meilleur de votre conscience. Moi, je n'ai pas d'opinion. (*A l'accusé*) A propos, pourquoi n'avez-vous pas pris d'avocat ?

LUI. — Parce que je voulais être condamné.

LE JUGE. — Et vous, Madame ?

ELLE. — Parce que je voulais qu'il fût acquitté. Un avocat eût tout embrouillé. Avec moi seule, tout est simple. Je suis une pauvre femme qui réclame son mari ! — (*Sanglots*) Je vous en supplie, Messieurs les jurés, sauvez mon pauvre petit mari !

LE JUGE. — Voilà bien, Messieurs les jurés, où commence l'invraisemblable. Dans ce procès à rebours, c'est l'accusé qui s'accuse et c'est la victime qui est le témoin à décharge. Bien plus, c'est la victime qui est le défenseur, pardon, la défenderesse.

ELLE. — Ce mot est bien gentil, Monsieur le juge.

LUI (*hors de lui*). — Messieurs les jurés, ne savez-vous pas que cette tigresse qui sourit innocemment rumine en ce moment des vengeances ultra-raffinées ? Sauvez-moi d'elle et condamnez-moi à mort !

ELLE. — N'en faites rien ! Il plaisante. Vous voyez bien qu'il plaisante. Il a toujours été très crâneur. C'est cela qui fait son charme.

LE JUGE. — Une dernière question : accusé, que reprochez-vous à votre femme ?

LUI. — Tout et rien.

LE JUGE. — Mais encore ?

LUI. — Elle parle quand je voudrais qu'elle se taise. Elle se tait quand je voudrais qu'elle parle. Elle rit quand il faudrait pleurer. Elle pleure quand c'est le temps de rire. Quand j'ai faim, elle n'a jamais faim. Quand je souffre d'insomnie, elle dort. Quand je voudrais qu'elle dorme, elle s'éveille. Enfin, et tout et tout...

LE JUGE. — Incompatibilité d'humeur tout au plus.

LUI. — Oui, mais tout cela est voulu, calculé, implacablement calculé.

ELLE. — Subconsciemment, tout au plus, mon amour !



LUI. — Tout allait d'ailleurs à peu près jusqu'au jour où elle s'est mis dans la tête d'étudier la psychanalyse. Je la hais surtout pour cela.

LE JUGE. — Je vous rappelle vos prétentions à la sainteté. Vous n'avez pas le droit de haïr.

LUI. — C'est une haine... subconsciente... Bon ! vous voyez, j'ai attrapé moi aussi la « psychanalysite »...

LE JUGE. — Messieurs les jurés, vous voilà en possession du problème dans son entier. A vous de juger. Quelqu'un a-t-il encore quelque chose à dire ?

LUI. — Je vous supplie, Messieurs, de me condamner à mort.

ELLE. — Je vous en prie, Messieurs, rendez-moi mon mari (*sanglots*).

LUI. — Au nom de la morale, condamnez à mort un homme qui est presque un saint, qui le voudrait être du moins, mais qui est nettement porté à l'assassinat...

ELLE. — Au nom de la morale, épargnez un homme qui se calomnie parce qu'il a mal résorbé son désespoir natal.

LUI. — Tu parles !

ELLE. — Je vous en supplie. (*Un moment de discussion.*)

LE PRÉSIDENT DU JURY. — L'accusé est acquitté !

LUI. — A nous deux maintenant !

(RIDEAU)

## ACTE II

### Scène I

(Chez Jules, le lendemain matin)
(Un appartemeht ordinaire - 8 heures du matin)

Lui (*en mettant ses chaussettes*). — J'ai réfléchi. Je ne te tuerai pas tout de suite. Je vais t'anéantir à petit feu. Méfie-toi.

Elle (*très cajoleuse*). — Tu veux rire. Après une nuit d'amour...

Lui. — Que veux-tu, en prison, j'ai très peu fait l'amour. Le goût m'en est revenu ; mais ce n'est que la trêve... de l'oreiller.

Elle. — Ça va nous faire un joli sujet de conversation... ma mort lente.

Lui. — Tu sais que je considère l'assassinat comme faisant partie des Beaux-Arts.

Elle. — Après tout, j'aime assez ce genre de conversation. C'est enrichissant. Il faudra quand même varier un peu les thèmes.

Lui. — Fais-moi confiance. Je te décrirai un supplice par jour. Tu auras le choix. Quand je serai à court de supplices imaginaires, j'en viendrai au supplice réel. C'est moi qui serai à la fois Schéhérazade et le sultan.

Elle. — Je vais beaucoup m'instruire. Tu es vachement cultivé, tu sais.

Lui. — Tiens ! Tu viens de t'en apercevoir !

Elle. — Ne l'ai-je pas dit au juge ? J'ai beaucoup réfléchi quand tu étais en prison.

Lui. — Ça alors ?

Elle. — Mais, enfin, tu m'as épousée, pas ? Si tu me jugeais aussi sotte que tu le dis, pourquoi m'as-tu épousée ?

Lui. — Ce sont tes parents qui m'ont poussé... au crime.

Elle. — Mes parents.



Lui. — Tu étais jeune et jolie. Ils étaient si ennuyeux, que tu ressortais par contraste. Tu avais l'air d'une fleur dans un pot de chambre. J'ai voulu cueillir la fleur.

Elle. — N'est-ce pas que je suis une fleur ?

Lui. — Une « sanguinaire », oui.

Elle. — En tout cas, nous ne sommes pas un couple banal.

Lui. — Ça oui ! Je dis à haute voix tout ce que les autres pensent. Je m'avoue tout, moi. Le genre de sainteté auquel je tends est la lucidité totale. Toutes les autres vertus sont mensonges. Quant à toi, tu es l'obstacle essentiel à mon épanouissement de sanctification verbale.

Elle. — La sainteté ! Encore !

Lui. — J'ai décidé de tendre à la perfection, une semaine après notre mariage. Sans cette ascèse, que serais-je devenu ?

Elle. — Après trois mois de mariage, tu m'as tout de même assassinée.

Lui. — J'étais encore novice dans la vertu. Maintenant, j'ai tout mon temps. Ce que je vais savourer cette mort à petit feu que je vais t'infliger.

(*Il est maintenant tout habillé.*)

(*On sonne.*)

### Scène II

(Les mêmes, le beau-père, la belle-mère)

Le beau-père. — Bonjour, mes enfants.

Elle. — Bonjour père.

La belle-mère. — Vous avez bien dormi.

Lui. — Non. Nous avons fait l'amour toute la nuit.

La belle-mère. — L'amour !

Lui. — Oui, j'avais du retard.

Le beau-père. — Alors, c'est la grande réconciliation.

Lui. — C'est-à-dire, c'est la haine noire, la vraie haine. Ça n'exclut pas le désir physique.

Elle. — La haine ! Mais tu viens de me parler de sainteté.

LUI. — Je m'excuse, beau-père, je commence un second noviciat. Je suis moins épuré que je l'étais en prison.

LE BEAU-PÈRE. — Ne parlons plus de ça, je vous en prie. Ce fut trop pénible.

LUI. — Au contraire, je ne parlerai plus que de ça. C'est une obsession. Vous voyez votre fille, cette femme. J'ai décidé de la tuer au compte-gouttes, non plus avec un couteau... avec des mots.

LE BEAU-PÈRE. — Ça ne tue pas les mots.

LUI. — Ne suis-je pas agrégé de grammaire ? Alors, je sais que les mots, ça tue. C'est lent, mais sûr.

Je tuerai cette femme, votre fille, au nom du langage, à grands coups de verbe. Avec elle, je me suis trop payé de mots. Elle succombera sous le poids du vocable. Je la détruirai peu à peu en lui faisant prendre conscience de son inexpressivité. Je l'aveuglerai de lumière. Elle mourra d'insolation verbale.

LE BEAU-PÈRE. — Tu as toujours été bizarre ; mais on t'aime bien au fond.

LA BELLE-MÈRE (*larmoyante*). — Je ne comprends rien à ça ; mais il me semble que tout s'arrangera.

ELLE. — Je le reconquérerai.

LUI. — C'est déjà fait. Je me rends compte maintenant que j'ai en mains une Juliette qui bat celle de Sade. Ce que je vais devenir virtuose.

LA BELLE-MÈRE. — Qui est Sade ?

LUI. — C'était un grand saint. Il est mort... pour le salut des femmes. C'était une sorte de Christ à sa manière. C'est ce genre de Christ que je deviendrai. Moi, je serai le sauveur des mâles.

ELLE. — Il a toujours autant d'esprit.

LA BELLE-MÈRE. — Je n'y comprends rien ; mais il devient plus gentil.

ELLE. — Il l'a toujours été.

LE BEAU-PÈRE. — Sauf...

ELLE. — Pur malentendu que tout ça. Tournons cette page de passé.

LUI. — Attention ! N'est-ce pas Henri Bataille qui a écrit :



« Le passé n'est jamais tout à fait le passé. »

ELLE. — C'était une boutade.

LUI. — Il n'y a pas de boutades, il n'y a que des formules qui éclatent comme des obus. C'est ça qui tue.

LE BEAU-PÈRE. — Enfin, portez-vous bien. Nous passions devant la porte. Nous vous avons dit bonjour. Au revoir.

LUI. — Merci.

ELLE. — Vous êtes des amours.

(*Ils partent. Elle les embrasse.*)

## SCÈNE III

(Lui - Elle)

LUI. — Alors, ton complexe d'Œdipe ne te fatigue pas trop ? Dire que tu as été précocement amoureuse de ce bonhomme-là !

ELLE. — C'est mon père.

LUI. — Tu n'as pas eu de chance dans tes incestes enfantins.

ELLE. — Que veux-tu, c'est la vie !

LUI. — Je ne suis pas jaloux... mais enfin tu aurais pu déroger à la loi de ton cher Freud et aimer au moins un oncle potable. Tu as bien un oncle !

ELLE. — Si Freud t'entendait. Quelle légèreté dans ces propos !

LUI. — Freud était un grand bonhomme ; mais on devrait détruire les œuvres de tels hommes... Elles sont toujours déformées par des idiots.

ELLE. — Je n'ai pas ta culture.

LUI. — Je m'en fous de la culture ; un peu de bon sens me comblerait.

(*Le téléphone sonne.*)

LUI. — Allô !... C'est Louis... D'où sors-tu ?... Tu rentres d'Afrique... avec ta femme... Tu es marié... Pauvre vieux !... Tu veux me voir ?... Tu sais que je sors de prison... Ah ! tu le sais... Ça ne te gêne pas... Bon... Tu es tout près d'ici... Je t'attends... Ma femme sera là... Mais oui...

(*Il raccroche.*)

— C'est mon ami, le docteur Louis Peugeot. Il rentre d'Afrique... Il connaît notre histoire... par les journaux... Il te plaira. C'est un gai luron. Pas sérieux pour deux sous. Il me rendra les plus grands services. Il est un peu fort, mais bel homme.

J'ai mon idée à son sujet.

ELLE. — J'ai hâte de la connaître, ton idée.

LUI. — Tu ne perds rien pour attendre.

(*On sonne.*)

## SCÈNE IV

(Entrent Louis et Gilberte)

LUI. — Bonjour vieux. Bonjour Madame !

LOUIS. — C'est Gilberte.

LUI (*montrant sa femme*). — Elle s'appelle Louise. Elle se porte mieux. Elle a juste une petite cicatrice au sein gauche, dans la région du cœur. C'est assez joli.

LOUIS. — Ce que tu peux être cynique tout de même. Tu n'as pas changé.

ELLE. — Il est charmant, comme il l'a toujours été. Nous nous aimons beaucoup.

LOUIS. — Je n'en doute plus. Tout de même vous avez eu un moment de... mésentente.

LUI. — Oui. Je l'ai un peu tuée. Enfin, disons que je l'ai ratée, mais ce n'est qu'un début. Je la retuerai un jour ou l'autre, mais d'une manière différente. J'ai réfléchi. Puis, au fait, je ne la tuerai peut-être pas. Je m'en débarrasserai autrement.

LOUIS. — A propos, ma femme est psychiatre. Je lui ai beaucoup parlé de toi. Je crois que ton cas l'amusera. Elle est très gaie. Elle est avide de cas rares.

LUI. — Je ne suis pas un cas. Je suis premièrement un homme qui tend à la sainteté... laïque bien entendu. Puis, je suis agrégé de grammaire. J'aime le langage. Avec elle (*montrant sa femme*), pas de communication possible. Puis, ta femme n'est que psychiatre. La mienne se veut psychanalyste. C'est pire.



GILBERTE. — Elle a l'air intelligent.

LUI. — Non. Elle est jolie. C'est différent. Vous, vous êtes moins jolie, mais vous avez probablement l'air intelligent.

ELLE. — Enfin. Une rivale ! Que ça va être excitant ! C'est la première fois que tu t'intéresses à une autre femme. Ça me passionne.

LUI. — Je n'ai jamais beaucoup aimé les femmes. La bagatelle, soit, mais les femmes !

LOUIS. — Pour ma part, j'adore les femmes. J'aime bien la mienne, mais on ne se comprend pas du tout. Elle cherche midi à quatorze heures. Moi, je ne cherche plus rien. J'ai trouvé trop de choses... aux colonies.

LUI. — Personne ne se comprend. L'homme est un solitaire ; la femme un abîme d'anti-langage.

ELLE (*à Louise*). — Ce qu'il peut être profond. C'est ce qui m'a fascinée du premier coup.

LUI. — Tu aimes la profondeur, toi. Ça alors !

LOUIS. — En tout cas, je ne suis plus inquiet pour vous. Tant qu'on se dispute, on est en sûreté. Vous ne vous disputiez sans doute pas assez avant... C'est pourquoi tu l'as « assassinée ».

LUI. — C'est absolument exact. Je la battais un peu, mais je ne discutais pas assez. Parler libère.

GILBERTE. — On ne s'embête pas ici... Enfin, il faut démythifier les drames.

LUI. — Le drame, c'est d'être né. Essayez de me démythifier ça.

ELLE. — Vous voyez. Quelle densité ! Il dit toujours quelque chose quand il ouvre la bouche. C'est rare, n'est-ce pas ?

LUI. — C'est mon métier ; mais je t'en prie, n'essaie pas de devenir intelligente ; ce serait trop bête.

GILBERTE. — Ça vous créerait une culpabilité. Puis, vous demandez trop à la femme, à la vie. Moi, je me contenterais de m'amuser un peu. Le bonheur, n'est-ce pas de s'embêter le moins possible ?

LUI. — Peut-être. A propos qu'est-ce qu'on boit ? Voulez-vous du café ? C'est tout ce que j'ai à vous offrir à cette heure-ci.

ELLE. — Je prépare tout ça.

LOUIS. — On peut dire que ta femme n'est pas rancunière.

LUI. — As-tu jamais vu un brin de foin rancunier ? Elle a un cerveau de millet.

GILBERTE. — Vous ne devez pas être facile à vivre.

LUI. — Au contraire. La moindre trace d'intelligence me calme. Je deviens comme un agneau devant l'esprit.

GILBERTE. — Je ne crois pas qu'elle soit bête.

LUI. — Elle n'est pas folle. C'est ça qui est grave. Si elle avait le moindre grain de folie, ce serait passionnant ; mais non. Elle se contente d'être terne. Elle sait par cœur le *Dictionnaire des idées reçues*. Jamais elle n'énonce autre chose que des truismes. C'est la reine de l'anti-langage.

LOUIS. — Tu as toujours été difficile en ce qui concerne le langage. Nous ne nous entendions bien qu'au bridge.

LUI. — Le bridge, c'est encore de l'anti-langage. Rien de plus facile que de dire « deux piques ». Ça ne signifie même pas que vous avez du pique.

GILBERTE. — En somme, vous ne pensez que par paradoxes.

LUI. — Tous les penseurs sont paradoxaux. Les autres, ceux qui répètent les penseurs ne sont que des haut-parleurs. Ce qui était paradoxe au début devient lieu commun dès qu'un autre s'en empare. Le premier qui a dit : il n'est beau bec que de Paris a proféré un paradoxe et a, par le fait même, créé du langage. Hélas, il y a autant de sales gueules à Paris qu'ailleurs. Le *paradoxe,* au sens étymologique, c'est une locution neuve qui vient transformer une *doxie* banale. Plus tard, seule la doxie demeure.

(*Pendant cette conversation, Louise s'affaire, sert, etc.*)

LOUIS (*à Louise*). — Vous êtes une bonne petite femme de maison.

LUI. — de ménage...

ELLE. — Qu'il a de l'à-propos ! Maintenant que je le comprends mieux, j'adore ses boutades.

GILBERTE. — Vous n'êtes pas susceptible.

LUI. — Pour être susceptible, il faut être conscient.

ELLE. — Je ne suis qu'un petit oiseau.



GILBERTE. — Vous êtes un ange de douceur.

ELLE. — Un angelot tout au plus.

LUI. — Sous ses airs angéliques couve une férocité de panthère noire. Elle est tout juste assez inintelligente pour être férocement méchante.

ELLE. — Vous voyez. Il a toujours raison. Il ne faut jamais le contredire. J'ai compris ça un peu tard ; mais maintenant...

LOUIS. — Mais enfin, vous vous entendez sur quelques points.

LUI. — Physiquement, ça va.

ELLE. — Un vrai dieu, en amour.

LUI. — Un dieu qui tombera. Puis, n'oubliez pas que je sors de prison. Trois mois sans amour, c'est long.

GILBERTE. — Vous êtes d'un cynisme insensé. Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. C'est un jeu. Vous deux, vous jouez un jeu. D'ailleurs, tout le monde se joue un jeu.

LUI. — Nous jouons un peu avec le feu. Voulez-vous jouer avec « moa » ?

GILBERTE. — Pourquoi pas ?

LUI (*à Louis*). — Je crois que je vais te demander ta femme à l'essai. Elle doit créer de sacrés problèmes... Ça aussi ça fait partie de mon désir de sainteté. J'aime tomber de Charybde en Scylla. Puis ta femme ferait une assez belle morte. Enfin, je suis sûr qu'elle est moins banale que la mienne. Que penserais-tu d'un petit échange à l'amiable, comme ça, au piffomètre ?

LOUIS. — En tout cas, je n'ai jamais pensé à la tuer, la mienne de femme.

LUI. — Tu n'as jamais eu d'imagination. Au Lycée, tu étais toujours premier en géométrie... euclidienne. C'est une damnation, ça ! Non ? Offre-la moi ! Je te vengerai.

GILBERTE. — Vous êtes de vieux amis, mais au fond vous ne vous aimez guère.

LUI. — Nous nous méprisons... Comme tous les vieux copains. C'est ça qu'on appelle l'estime. L'homme ne gagne rien à connaître l'homme. Quant à la femme !...

GILBERTE. — Une certaine forme d'intelligence ravage tout, en effet.

LUI. — Je suis si intelligent que je suis presque humain. Huxley *dixit*.

GILBERTE. — Ça m'amuse assez.

LUI. — Huxley ajoute : « Le cochon, lui, est humain ! » C'est-t-y pas beau l'érudition ?

GILBERTE. — Vous pensez trop.

LUI. — Et vous... un peu ? Pas assez peut-être ? Vous n'êtes peut-être pas, vous non plus, la femme que j'attends. La femme dont je rêve, vous la deviendriez peut-être. Mais il faudrait beaucoup vous appliquer à être spirituelle sans cesser d'être belle. Décidément, je demande trop à la vie. « Je suis fou, je suis fou, l'univers est ivre. » Je crois que c'est ou Mallarmé ou un dénommé Hertel qui a écrit ça.

GILBERTE (*à Louis*). — Il est vraiment marrant, votre ami.

LUI. — Je suis drôle... parce que je suis fou. Vous êtes encore plus drôle, peut-être, parce que vous pourriez être encore plus folle que moi. (*A Louis*) Pourquoi as-tu épousé cette femme ? C'est la mienne qu'il te fallait. Veux-tu changer à la fin ? Une fois de plus, j'insiste lourdement.

LOUIS. — Ma foi. J'y songerai.

ELLE. — Mon chéri, tu ne songes pas à me vendre.

LUI. — A t'échanger tout au plus.

ELLE. — Mais je ne veux pas d'un échange.

LUI. — Avec Louis, tu ne risques rien. Il est trop paresseux pour tuer. Louis, c'est un vrai viveur, au sens étymologique. Moi, je tue, parfois, je tue au nom de l'expressivité.

ELLE. — Tu tues si mal.

LUI. — J'apprendrai. Mon prochain meurtre sera parfait. (*A Louis*) Alors, c'est d'accord, nous changeons. (*A Gilberte*) Vous n'avez pas peur ?

GILBERTE. — Je meurs de peur ; mais ça vaut le coup. Je m'ennuie tellement avec Louis. S'il est d'accord pour changer, je change. Mieux vaut peut-être mourir que de s'abêtir mutuellement.

LUI. — Et moi donc, si je me suis abêti avec Louise... Top là,



vieux frère, c'est fait. Tu pars avec ma femme. Je garde la tienne. C'est hautement immoral, mais c'est parfait.

LOUIS (*à Gilberte*). — Qu'en penses-tu ?

GILBERTE. — Après tout pourquoi pas ? Nous ne nous rejoindrons jamais. Nous n'avons rien de commun. Ce n'est d'ailleurs ni ma faute ni la tienne.

ELLE. — Jamais. Jamais, je ne quitterai Jules. Pensez-y ! Un homme qui m'a aimée jusqu'à me tuer.

LUI. — Eh bien ! Je n'ai plus aucune envie de te tuer. Je n'ai plus qu'un rêve : ne plus t'avoir pour femme. Puis, je t'assure que Louis, le géomètre, est un parfait baiseur. Ça te plaira.

ELLE. — Que diront mes parents ?

LUI. — Ma parole, tu es plus sotte que je croyais ! Au point où nous en fûmes !

ELLE. — J'aime bien « fûmes ». Louis ne s'exprimerait pas ainsi. Il n'est pas agrégé de grammaire, lui.

LUI. — Tu te réhabitueras vite au langage simple.

GILBERTE. — Ce n'est pas le métalangage qui fait l'homme.

LUI. — Le métalangage cherche le dépassement, mais il chemine mal dans bien des esprits. Puis il y a toujours moyen de se réfugier dans le langage de l'érotisme. C'est une forme valable d'expression. C'est une langue non parlée ; mais la plupart des hommes et des femmes s'en contentent.

GILBERTE. — Que d'aristocratisme !

LUI. — Il n'y a que ça de vrai. Un certain aristocratisme de l'esprit, ça n'a aucun rapport avec la condition sociale. Les paysans qui pensent sont des aristocrates. Les grands bourgeois qui ne pensent pas sont des ânes bâtés ! Bien des intellectuels qui se contentent d'assimiler sont d'irrécupérables corniauds.

ELLE. — Je vais donc te perdre, mon chéri. Il me semble que je commençais à apprendre, à comprendre.

LUI. — Quand on n'est pas né compréhensif, jamais on ne comprendra rien à rien. C'est en rapport direct avec la qualité des tripes ! Tu as un joli visage mais de mauvaises tripes, voilà tout. Puis, j'en ai marre de notre rut.

ELLE. — Tu n'es pas mignon.

LUI. — Louis est mignon. (*A Louis*) A propos, en veux-tu de ma femme ?

LOUIS. — Pourquoi pas ?

LUI. — Adjugé ! Je te la donne. Veux-tu que je la dote ?

LOUIS. — Non. Je la prends à l'œil.

LUI. — Alors, foutez le camp tous les deux ! (*A Gilberte*) Toi, reste ici. Allons ouste ! Qu'on fasse ses malles. Je veux m'attaquer à un problème sérieux, à ma prochaine victime. (*A Gilberte*) Avec vous, ce perfectionnisme, cette sainteté dont je rêve, je l'atteindrai. Je vous ferai vierge et martyre. Vous êtes au fond une « chienne splendide », une « chlamyde trouée »... Ne vous en faites pas. Ils n'y comprennent rien. Alors, les petits, on file, on va se pourlécher, s'enfiler.

Qu'on foute la paix aux monstres qui vont s'entredévorer !

(*Il les pousse tous les deux dans le dos. Elle part avec ses valises.*)

ELLE. — Adieu, chéri. Tu m'embrasses ?

LUI. — A partir de maintenant, c'est le boulot à Louis. Adieu, vous deux ! Sans rancune, Louis.

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE V

(Gilberte - Lui)

LUI. — Vous, je vous attends au détour. Vous êtes la première jolie femme, probablement intelligente, que je rencontre. Vous allez payer pour les autres. Ce sera dur. Vous l'aurez voulu.

GILBERTE. — Vous ne m'avez pas demandé mon avis.

LUI. — Ce n'était pas nécessaire. Vous aimez le danger, ça se sent. Ne seriez-vous pas un peu masochiste sur les bords, comme eût dit mon ex-femme ? Je vais maintenant m'appliquer à vous assassiner. Je fais un transfert, n'est-ce pas ?

GILBERTE. — Peut-être. Je ne sais pas. Je ne suis pas une psychiatre conformiste. Il n'y a pas deux cas semblables.

LUI. — Ne vous hâtez pas trop d'être intelligente. Ça gâterait



tout. Une femme dite intelligente mérite la mort. Vous l'aurez, lente et sûre.

GILBERTE. — Je ne suis pas pressée.

LUI. — De quelle manière voulez-vous mourir ? Vous tuerai-je à coup de verbe ? Ce serait ce qu'il y a de plus beau, mais avec vous, ce sera difficile. Vous ne semblez pas avoir peur des mots. On n'a peur des mots que lorsqu'on ne les comprend pas. L'intelligence, un peu d'érudition aussi, galvanisent.

(*Il s'approche d'elle, la prend dans ses bras.*)

— Voilà le mystère ! Vous êtes mince, vous êtes désirable, vous êtes femme, donc vous ne pouvez rien pour moi et je ne peux rien pour vous. Les seules femmes qui participèrent à l'esprit que j'ai connues étaient hommasses. La féminité tue l'esprit. Je sais que je me trompe, que c'est faux, mais l'expérience de tous les hommes, dans le monde occidental, me donne raison. Si vous n'êtes pas des monstres de laideur, vous ne participez pas à l'esprit. La moindre coquetterie tue toute pensée. Une fois de plus, moi qui voulais devenir un saint de l'esprit, je me suis bêtement damné. La beauté féminine, c'est l'enfer masculin.

GILBERTE. — Vous concluez trop vite. Je veux tenter de vivre, tenter d'être, tenter de suivre.

LUI. — Suivre. Jamais ! C'est précéder qu'il faudrait ! Vous n'avez donc aucune imagination. Je vous désire, mais je crois que j'aurai du mal à ne jamais vous haïr. Enfin, on verra bien.

(*Il l'étreint de plus en plus étroitement.*)

(RIDEAU)

## Premier tableau

(*Une semaine plus tard, huit heures du matin*)

Le beau-père, la belle-mère (*il lit le journal, elle tricote*)

Le beau-père. — A beau mentir qui vient de loin...

La belle-mère. — Pierre qui roule n'amasse pas mousse...

Le beau-père. — Nous pensons à notre nouveau... gendre ?

La belle-mère. — Oui. Ça s'est fait si vite.

Le beau-père. — Nous sommes au siècle de la vitesse.

La belle-mère. — Enfin, si elle est heureuse.

Le beau-père. — Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Celui-ci, elle le tient. L'autre, le fou, l'assassin, comment voulais-tu qu'elle le tienne ?

La belle-mère. — A quelque chose malheur est bon...

Le beau-père. — Celui-ci est moins instruit ; mais il est plus sain.

La belle-mère. — Qui trop embrasse mal étreint ? Elle n'était pas faite pour être embrassée par un agrégé.

Le beau-père. — C'est juste.

La belle-mère. — A la grâce de Dieu !

Le beau-père. — Tant va la cruche à l'eau...

La belle-mère. — ... qu'à la fin elle se casse... Il valait mieux qu'elle ne bût plus de cette eau.

Le beau-père. — *Alea jacta est !*

La belle-mère. — *Deo gratias !*

Le beau-père. — *Alleluia !* Et qu'on n'en parle plus. Je n'aime pas parler.

La belle-mère. — Moi non plus... Lui, il parlait trop. Notre fille disait, à sa manière, que ça le défoulait.

Le beau-père. — Ça le défoulait si peu qu'il a voulu tuer notre fille.

La belle-mère. — C'est tout de même curieux chez un homme qui ne parle que de sainteté.



Le beau-père. — C'est un cliché.

La belle-mère. — D'ailleurs la sainteté « laïque », qu'est-ce que c'est ?

Le beau-père. — Je n'en sais rien.

La belle-mère. — Bon. Je vais mettre les patates au feu. Ne parlons plus de ça.

Le beau-père. — Tout est bien qui finit bien.

(RIDEAU)

## Deuxième tableau

(Même date, même jour, même heure)

(Louise, Louis) (*chez Louis*). *Ils sont dans la chambre, en robe de chambre*).

Elle. — Ma parole, tu fais l'amour mieux que lui.

Louis. — Et toi alors ! A côté de cette pauvre Gilberte. C'était une cérébrale.

Elle. — Rien à craindre de ce côté-là en ce qui me concerne. On m'a tellement seriné que je n'avais pas de cervelle.

Louis. — Jules a toujours aimé exagérer. Puis, tu es une intellectuelle, toi aussi, après tout.

Elle. — J'ai lu Freud et Sartre ; c'est-à-dire des articles à leur sujet. Ça m'a toujours passionné... la psychologie.

Louis. — Moi, ça me barbait un peu... à cause de Gilberte... une spécialiste quoi ! Elle me donnait des complexes, comme tu dis.

Elle. — Trouves-tu que j'en aie ?

Louis. — Sais pas. Je m'en fous d'ailleurs totalement.

Elle. — Tu m'aimes ?

Louis. — Pas encore. Ça viendra. J'en suis sûr. Tu es une bonne petite, fort jolie et pas si bête. Que demander de plus ?

Elle. — Et bonne ménagère avec ça. Tu verras. Je te mitonnerai des petits plats.

Louis. — Je suis assez gourmand.

Elle. — Je te ferai des tripes à la mode de Caen.

Louis. — J'adore.

Elle. — Et du cassoulet toulousain.

Louis. — J'en raffole.

Elle. — Jules n'aimait pas les côtelettes de porc panées. Tu aimes ?

Louis. — Tout. J'aime tout. Comme dirait ton ex-mari, je raffole des nourritures terrestres.

Elle. — Gilberte était-elle bonne cuisinière ?

Louis. — Tu parles ! Toujours des biftecks pommes à l'anglaise.



Elle. — Elle avait sans doute un complexe de castration.

Louis. — Comment ça ?

Elle. — La patate, ça bourre, ça castre, paraît-il.

Louis. — Pas possible ! Ce que tu en sais des choses... Moi, j'aime bien la patate. C'est plein de protéines.

Elle. — On ne vit pas trois mois avec un intellectuel sans tenter de se mettre à la hauteur. C'est pourquoi j'ai voulu me mettre à Freud ; mais c'est fini. Ça ne m'intéresse plus.

Louis. — Je crois que c'était une erreur. Il faut toujours demeurer à sa propre hauteur.

Elle. — Ce que tu es raisonnable, toi.

Louis. — Je suis un homme tout simple.

Elle. — Et moi, une grande fille toute simple. (*Elle l'embrasse.*)

(RIDEAU)

## Troisième tableau

(Même date, même jour, même heure)

(Jules et Gilberte) (*Autre appartement, même genre de décor, mêmes costumes.*)

Gilberte. — Tu fais bien l'amour, tu sais.

Lui. — Je suis un assez bon étalon ; puis changer de partenaire m'émoustille.

Gilberte. — Curieux, notre échange.

Lui. — Plus rapide que celui de Claudel en tout cas.

Gilberte. — Alors. M'assassineras-tu, moi aussi ?

Jules. — Je ne suis pas sûr. Tu m'as l'air de comprendre certaines choses. Il y a des femmes qui pigent quelques bribes.

Gilberte. — Ce que tu es mysogine !

Lui. — Non. Réaliste. A quarante ans, on commence à regretter de ne pas être né homosexuel. Plus tard, ça doit être terrible !

Gilberte (*riant*). — Il n'y a pas à dire, tu es un as de l'humour noir.

Lui. — Les humoristes rient pour ne pas pleurer. La chair est triste. La moindre hésitation dans un parti-pris d'optimisme peut conduire au suicide. Or, le suicide est un péché... mortel.

Gilberte. — Je crois que nous allons faire un bon petit bout de chemin ensemble.

Lui. — C'est bien possible. Tu es une sainte à ta manière. Je ne vois pas encore pointer l'emmerdeuse.

Gilberte. — Penses-tu que ça viendra ?

Lui. — C'est fatal. Un jour, sur un point de détail, infime, tu te buteras... et j'aurai compris, une fois de plus. Comme je tends à une certaine forme de lucidité, de sérénité, que j'appelle sainteté pour rigoler, je tâcherai de patienter, de supporter. Un jour, tu te buteras sur un autre point, encore plus insignifiant...

Gilberte. — Tu crois que les femmes se butent toujours...

Lui. — J'en suis à peu près sûr. Comme dirait mon ex-femme,



c'est à cause de leurs complexes.

Toutes masochistes, vous ne pouvez supporter longtemps d'être aimées... c'est-à-dire respectées. Vous sentez qu'en déraisonnant vous exaspérez l'homme... Vous ne voulez pas consciemment le mettre en fuite, mais vous tentez sans cesse le diable de votre malheur...

Gilberte. — Je ne suis pas tellement butée, je crois.

Lui. — On verra ça à l'usage... Tu finiras bien par m'avoir... à l'usure.

Gilberte. — Mais si je tenais à toi.

Lui. — Ce serait pire. Tu accumulerais maladresses sur maladresses. C'est fou, ce que vous, le sexe d'en face, vous manquez d'intuition. Mon ex-beau-père et mon ex-belle-mère, rois des truismes, n'ont que ça à la bouche : l'intuition féminine. Or, c'est l'homme qui intuitionne. La femme déraisonne. Parfois, elle déraisonne avec art, par glissements subtils, d'un palier à un autre. C'est bien rare qu'elle n'arrive pas à fausser le jeu un jour ou l'autre.

Gilberte. — Je suis assez d'accord. J'essaie d'être une exception.

Lui. — Pas possible ! Tu m'intéresses, toi. C'est la première fois qu'une femme, en ma présence, parle d'auto-critique personnelle. Serais-tu donc intelligente ? S'il fallait que ça atteigne une certaine altitude, je crois que j'en mourrais de honte. L'homme est prêt à tout gagner et à tout perdre... sauf sa liberté. Une femme intelligente, ça vous enchaîne.

Gilberte. — Je voudrais tellement ne pas être une femme, mais un être humain.

Lui. — Le dire, c'est déjà l'être. Je remets à plus tard mes projets d'assassinat. Tu me pousserais plutôt au suicide. (*Il l'embrasse.*)

(RIDEAU)

## Quatrième tableau

(Deux ans après)

(*Chez Louis, devenu riche, intérieur luxueux, grande réception.*) *Tout le monde est là. Cocktail de 6 à 8.*

### Scène unique

Louis. — Maintenant que tout est réglé, que l'échange est consommé, je suis heureux de constater la réussite de notre petite aventure excentrique.

Elle. — Nous sommes tous sauvés.

Lui. — Cicatrisés, tu veux dire. On n'est jamais tout à fait sauvés en ce monde. On meurt d'être né.

Gilberte. — Tu vois, ma chère Louise, que tes leçons ou les miennes ont porté fruit. Le voilà qui s'exprime comme un freudien.

Elle. — J'ai bien oublié Freud.

Lui. — Tu as bien fait.

Louis. — A votre santé (*ils trinquent*).

Le beau-père. — A quelque chose malheur est bon.

Lui. — Ma parole, ex-beau-père, vous connaissez tous les proverbes.

La belle-mère. — Il a toujours su joindre l'utile à l'agréable.

Lui. — Et vous êtes l'écho sonore.

La belle-mère. — La femme doit toujours être l'écho de son mari.

Elle (*à Gilberte et Jules*). — Alors ça va, vous autres ? Il y a une éternité qu'on s'est vu. Tiens, j'attends un enfant.

Gilberte. — Moi aussi.

Lui (*au beau-père*). — Vous êtes d'accord pour parrainer les deux mioches.

Le beau-père. — Un bonheur n'arrive jamais seul.

Lui. — Que diable ! Vous voilà rendu aux transpositions verbales. Vous êtes sur la route du langage.



Elle. — Toujours ton problème de langage ! (*A Gilberte*) Ça ne te barbe pas trop.

Gilberte. — Ça m'amuse. Il m'aura bientôt appris à parler. C'est plus rare que l'on ne croit. Sa marotte de l'expressivité totale est en somme amusante. Puis je me pique au jeu. Nous étudions ensemble les grands Rhétoriqueurs.

Louis. — Si mes souvenirs sont bons, c'étaient des gars du XVI^e^...

Lui. — Siècle, oui.

Gilberte. — Ça me passionne assez ; mais quel galimatias !

Lui. — Au sens strict. C'est l'origine même de ce mot. Enfin, nous sommes heureux. Jamais de discussion. J'ai toujours raison. Et quand j'ai tort, Gilberte fait semblant de me donner raison. C'est tout ce que je demande. Mon honneur de mâle expressiviste n'est jamais contesté par elle. Quelle chance !

Louis. — C'est tout comme nous. Jamais nous ne discutons. Nous sommes toujours du même avis. Je t'avoue au fond que c'est parce que nous n'avons pas d'avis.

Lui. — C'est vous autres qui avez raison. La vraie sagesse, c'est le renoncement à toute opinion, voilà la route du bonheur ! Je m'y engagerai bientôt. Je suis bien près d'y arriver. N'est-on pas convenu d'admettre qu'en vieillissant on devient sage ? Devenir sage, n'est-ce pas tenter de devenir l'homme comme tout le monde ? Je ne désespère pas entièrement de mon destin d'acceptation. Que veux-tu : enrager d'avoir raison, c'est une erreur. Il vaut mieux laisser les sourds enterrer les muets. Si la parole tue l'ennui, elle inquiète inutilement des êtres pour qui le sans histoires est de règle.

Elle. — Tu parles toujours aussi bien, mais ça ne m'émeut plus comme avant. Je suis guéri du mal de comprendre. Je me contente de vivre.

Lui. — C'est gentiment dit tout de même.

Gilberte. — Elle a bien raison. Au fond, c'est ce que je fais de mon côté. Je vis à mon propre rythme, tout en donnant à Jules l'illusion de vivre au sien. Je ne tiens pas à être assassinée.

Lui. — J'y pense. As-tu toujours ta petite cicatrice ?

Elle. — Ça se voit à peine maintenant.

LUI. — Bravo ! A propos, il y a longtemps que je voulais te faire mes excuses à ce sujet. J'ai décidé, tout en montant vers ma sérénité, vers une sainte forme de tolérance — c'est la plus grande des vertus — de renoncer à l'assassinat. J'en suis même arrivé à tolérer l'intolérance. Je ne cherche plus à tuer avec des mots.

GILBERTE. — Il a compris que le mot ne m'effrayait pas. La seule chose qui m'effraie, c'est la solitude. Le mot nous en délivre. Chez les êtres humains, c'est encore le meilleur médium de communication.

LUI (*à Louis et à Louise*). — Que pensez-vous de mon élève ? Elle rendrait des points à Madame de Rambouillet.

En tout cas, je l'adore. Elle a su s'instruire, se parfaire, sans s'enlaidir. C'est ma très parfaite Galatée. Je ne suis plus amoureux d'elle, je l'aime.

La communication a créé ce miracle : un homme et une femme qui ne se détestent pas dans le mariage. Avec elle, j'ai fini par accepter ce compromis qu'un vain peuple appelle l'amour.

LOUIS. — Nous aussi nous avons réussi à nous aimer sans heurts. Nous nous refusons toute contestation. Contester, n'est-ce pas s'opposer ? S'opposer, c'est s'aimer moins.

LUI. — Mon Dieu, comme tout ça finit bien. La parfaite fusion des êtres quoi. Vive le Verbe sauveur !

LE BEAU-PÈRE. — En somme, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

(RIDEAU)



# TABLE DES MATIÈRES

# TABLE DES MATIÈRES


| | | Pages |
|---|---|---|
| CHAPITRE I | - Métalangage et intuition ..... | 7 |
| CHAPITRE II | - Se perdre dans le langage ou sonnets pour Aspasie ..... | 17 |
| CHAPITRE III | - La définition au service du langage ..... | 27 |
| CHAPITRE IV | - Humour et langage ..... | 39 |
| CHAPITRE V | - Introduction à une mystique de la blague .. | 57 |
| CHAPITRE VI | - Des lettres québécoises ..... | 79 |
| CHAPITRE VI | - Les lettres québécoises ..... | 79 |
| CHAPITRE VII | - Lettre ouverte aux hommes d'ordre ..... | 93 |
| CONCLUSION ET APPENDICES | ..... | 100 |
| APPENDICE VI | - L'assassin ..... | 105 |

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE REBOULIN A APT
VAUCLUSE FRANCE LE 31 JUILLET 1969

Dépôt légal 3me trimestre 1969.